



VERS DEMAIN

POUR LE TRIOMPHE DE L'IMMACULÉE

L'Encyclique sur la foi *Lumen Fidei*



**Le Pape François
aux Journées
Mondiales de la
Jeunesse à Rio
au Brésil**

Édition en français, 74e année.
No. 924 août-septembre 2013
Date de parution: août 2013

1\$ le numéro

Périodique, paraît 5 fois par année
Publié par l'Institut Louis Even
pour la Justice Sociale

Tarifs pour l'abonnement

Canada et États-Unis, 4 ans.....20,00\$
2 ans.....10,00\$
autres pays: surface, 4 ans.....60,00\$
2 ans.....30,00\$
avion 1 an.....20,00\$

Bureau et adresse postale

Maison Saint-Michel, 1101, rue Principale
Rougemont, QC, Canada – J0L 1M0
Tél: Rougemont (450) 469-2209, Fax: (450) 469-2601
Tél. région de Montréal (514) 856-5714

site internet: www.versdemain.org
e-mail: info@versdemain.org

Imprimé au Canada

POSTE-PUBLICATION CONVENTION No. 40063742
Dépôt légal – Bibliothèque Nationale du Québec

Directrice: Thérèse Tardif

Rédacteurs: Alain Pilote, Yvette Poirier

Photos et caricatures: Jude Potvin

Retournez toute correspondance ne pouvant
être livrée au Canada à:

Journal Vers Demain, 1101 rue Principale
Rougemont, QC, Canada, J0L 1M0

Tarifs et adresses pour l'Europe

Attention, nouveaux tarifs!

Prix: Surface, 1 an 10 euros. — 2 ans 20 euros
4 ans 40 euros

Avion, 1 an 15 euros - 4 ans 60 euros

France: Libellez vos chèques à l'ordre de:

Pèlerins de saint Michel
5 de la Forêt, 67160 Salmbach, France
C.C.P. Nantes 4 848 09 A
Tél/Fax 03.88.94.32.34

Christian Burgaud:
cburgaud1959@gmail.com

Tél.: fixe 02 40 32 06 13
Portable: 06 81 74 36 49

Belgique: Libellez et adressez vos chèques à
Joséphine Kleynen — C.C.P. 000-1495593-47
IBAN: BE22000149559347 — BIG: BPOTBEB1
215 rue de Mons, 1er étage
1070 Bruxelles, Belgique. Tél.02/522 29 84

Suisse: Libellez et adressez vos chèques à:
Thérèse Tardif C.C.P. 17-7243-7
Centre de traitement, 1631-Bulle, Suisse
Fax Canada 450 469 2601 — Tél. 450 469 2209
e-mail: info@versdemain.org

VERS DEMAIN

Un journal de patriotes
catholiques pour le
règne de Jésus et de
Marie dans les âmes,
les familles, les pays

Pour la réforme économique du
Crédit Social en accord avec la
doctrine sociale de l'Église par
l'action vigilante des pères de famille
et non par les partis politiques

Sommaire

- 3 Se faire missionnaires**
Alain Pilote
- 4 L'encyclique *Lumen Fidei* sur la foi**
Le Pape François
- 11 Quelques questions et principes
sur la démocratie économique.**
Louis Even
- 16 Le Pape aux JMJ de Rio**
Le Pape François
- 20 La bienheureuse Hildegarde Burjan**
Dom Antoine-Marie, o.s.b.
- 23 Les trois passoires de Socrate**
- 24 Rompre le cycle de la pauvreté**
Cardinal Oscar Maradiaga
- 25 Importance d'un dividende,
colloque international à Montauban**
- 28 Le Père Michel-Marie Zanotti-Sorkine**
Sandro Magister, Marina Corradi
- 31 Le pape consacre le Vatican
à saint Michel Archange**
Le pape François

Visitez notre site Web
www.versdemain.org

Pour ceux d'entre vous qui ont accès à l'Internet, nous vous encourageons fortement à visiter notre site Web, qui donne une multitude de renseignements sur notre oeuvre. Vous pouvez même payer votre abonnement et faire vos dons en ligne par PayPal ou carte de crédit. C'est un moyen facile et sécuritaire pour renouveler votre abonnement.



Éditorial

Se faire missionnaires de la bonne nouvelle

Deux grands événements ont marqué l'Église en juillet: la parution de l'encyclique *Lumen Fidei* sur la foi — la première encyclique écrite par deux Papes — et le rassemblement des jeunes du monde entier à Rio de Janeiro au Brésil dans le cadre des Journées mondiales de la Jeunesse, qui marquaient le premier déplacement du Pape François en dehors de l'Italie depuis le début de son pontificat.

Dans la nouvelle lettre encyclique (*voir page 4*), le Pape François explique que la foi est nécessaire plus que jamais pour le monde actuel, car elle nous fait comprendre le plan de Dieu pour sa création et le genre humain, que nous sommes tous les enfants de Dieu et donc frères en Jésus-Christ, ou tout simplement, que Dieu est Amour et que nous devons nous aimer les uns les autres, nous traiter en frères et non en ennemis, respecter les règles de charité, de vérité et de justice dans nos rapports avec les autres et dans la vie en société.

Dans ses discours aux jeunes au Brésil (*voir page 16*), le Pape François a rappelé la même chose, et l'a dit de façon directe surtout dans son discours aux jeunes argentins le 25 juillet: «Je pense

qu'aujourd'hui, notre civilisation mondiale a dépassé les bornes, parce qu'il est là le culte rendu au dieu argent» et il a précisé qu'avec les Béatitudes («Bienheureux les artisans de paix, bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice, etc.») et le chapitre 25 de l'Évangile de saint Matthieu (sur le jugement dernier: «J'avais faim et vous ne m'avez pas donné à manger...») on a tout ce qu'il faut comme plan d'action.

Mais le Pape a insisté avant tout sur la nécessité d'aller au-devant des autres, de sortir de notre zone de confort, de ne pas rester seulement spectateurs devant les changements de la société, les injustices, mais de s'impliquer. Les jeunes ont un grand désir de justice, c'est pourquoi nous les encourageons à lire et étudier les écrits de Louis Even et autres sur la démocratie économique (*voir pages 11 et 25*), et même de s'en faire les missionnaires, pour aller porter cette bonne nouvelle de libération partout. En fait, c'est ce que chaque lecteur de Vers Demain devrait faire. Alors, bon apostolat!

Alain Pilote,
rédacteur

Le Christ Rédempteur avec ses bras ouverts trône sur le sommet du Corcovado à Rio de Janeiro.



L'encyclique *Lumen Fidei* sur la foi

Écrite par deux Papes, François et Benoît XVI

«La foi naît de la rencontre avec le Dieu vivant, qui nous appelle et nous révèle son amour»

Le 5 juillet 2013, le Vatican rendait publique la première encyclique du Pape François, intitulée «*Lumen Fidei*» (La lumière de la foi), datée du 29 juin, solennité des saints Apôtres Pierre et Paul. Ce qui est tout à fait unique avec cette encyclique, c'est la première écrite par deux Papes, ou selon l'expression du Pape François, «écrite à quatre mains»: les deux mains du Pape émérite Benoît XVI, et les deux mains du Pape régnant, François. Providentiellement, les deux papes apparaissent ensemble le même jour dans les jardins du Vatican pour la bénédiction d'une statue de saint Michel Archange (voir page 31). Et on peut même ajouter que ce 5 juillet pourrait être considéré comme la «journée des quatre papes», puisque ce même jour était annoncée la canonisation prochaine des bienheureux Jean XXIII et Jean-Paul II.

Il existe trois vertus théologiques: la foi, l'espérance et la charité. Benoît XVI avait déjà écrit en 2005 une encyclique sur la charité (*Deus Caritas Est*, Dieu est amour) et en 2007 sur l'espérance (*Spe Salvi*, Sauvés dans l'espérance), et avait annoncé en 2012 qu'il était en train d'écrire une encyclique sur la foi, devant justement être publiée durant l'été 2013, dans le cadre de l'Année de la foi. Lors de sa renonciation au pontificat en février 2013, cette encyclique était presque terminée.

Benoît XVI a ensuite remis ce texte au nouveau Pape François qui, selon ses propres paroles, n'y a ajouté que quelques retouches. Il déclarait par exemple le 13 juin dernier, en parlant de cette lettre encyclique: «C'est lui (Benoît XVI) qui l'a faite et moi je l'ai menée à son terme». Ainsi, en faisant sien ce texte de son prédécesseur, le Pape François nous a permis



«Ta parole est une lampe sur mes pas, une lumière sur ma route» (Ps 119, 105)

chaque homme.»

On peut donc à juste titre parler d'une encyclique écrite «à quatre mains»: le gros du travail a été fait par Benoît XVI, mais on peut aussi dire que toute l'encyclique est du Pape François, puisqu'il fait siennes les pensées de Benoît XVI. Le Pape François avait déclaré au téléphone à son ami argentin Jorge Milia, en parlant de Benoît XVI (tel que rapporté par l'agence d'information catholique zenit.org dans une dépêche du 12 juillet 2013):

«Tu n'imagines pas l'humilité et la sagesse de cet homme». «Alors, garde-le près de toi...», lui a répondu Milia. «Je ne peux même pas m'imaginer renoncer au conseil d'une personne comme cela, ce serait

de bénéficier du dernier texte de Benoît XVI qui complète la trilogie des vertus théologiques, et qui autrement n'aurait jamais été publié.

Le pape François a même pris la peine de mentionner cette collaboration de Benoît XVI dans la nouvelle encyclique. On peut lire au paragraphe 7 de *Lumen Fidei*:

«Ces considérations sur la foi — en continuité avec tout ce que le Magistère de l'Église a énoncé au sujet de cette vertu théologique — entendent s'ajouter à tout ce que Benoît XVI a écrit dans les encycliques sur la charité et sur l'espérance. Il avait déjà pratiquement achevé une première rédaction d'une Lettre encyclique sur la foi. Je lui en suis profondément reconnaissant et, dans la fraternité du Christ, j'assume son précieux travail, ajoutant au texte quelques contributions ultérieures. Le Successeur de Pierre, hier, aujourd'hui et demain, est en effet toujours appelé à «confirmer les frères» dans cet incommensurable trésor de la foi que Dieu donne comme lumière sur la route de



Le même jour où la nouvelle encyclique était rendue publique, ses deux «co-auteurs», le Pape François et le Pape émérite Benoît XVI, apparaissent ensemble dans les jardins du Vatican pour la bénédiction d'une statue de saint Michel Archange (voir page 31).

stupide de ma part!», a répliqué le Pape François. Remercions Dieu pour cette collaboration fructueuse entre le Pape émérite et le Pape régnant, et demandons-Lui de les protéger et de les garder encore avec nous longtemps!

Lors d'une conférence de presse pour la présentation de la nouvelle encyclique, le cardinal Marc Ouellet, préfet de la Congrégation pour les évêques, déclarait:

«Il manquait un pilier à la trilogie de Benoît XVI sur les vertus théologiques. La Providence a voulu que le pilier manquant soit un cadeau du Pape émérite à son successeur et en même temps un symbole d'unité, car en assumant et complétant l'œuvre entreprise par son prédécesseur, le Pape François témoigne avec lui de l'unité de la foi.»

Voici maintenant de larges extraits de cette première lettre encyclique du Pape François, qui méritent d'être médités en cette Année de la foi. (Les numéros devant les paragraphes sont ceux de l'encyclique, pour ceux qui désirent se référer au texte complet.)

A. Pilote

1. La lumière de la foi (*Lumen Fidei*): Par cette expression, la tradition de l'Église a désigné le grand don apporté par Jésus, qui, dans l'Évangile de Jean, se présente ainsi: «Moi, lumière, je suis venu dans le monde, pour que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres» (Jn 12, 46)...

Une lumière à redécouvrir

2. Cependant, en parlant de cette lumière de la foi, nous pouvons entendre l'objection de tant de nos contemporains. À l'époque moderne on a pensé qu'une telle lumière était suffisante pour les sociétés anciennes, mais qu'elle ne servirait pas pour les temps nouveaux, pour l'homme devenu adulte, fier de sa raison, désireux d'explorer l'avenir de façon nouvelle...

3. Peu à peu, cependant, on a vu que la lumière de la raison autonome ne réussissait pas à éclairer assez l'avenir; elle reste en fin de compte dans son obscurité et laisse l'homme dans la peur de l'inconnu. Ainsi l'homme a-t-il renoncé à la recherche d'une grande lumière, d'une grande vérité, pour se contenter des petites lumières qui éclairent l'immédiat, mais qui sont incapables de montrer la route. Quand manque la lumière, tout devient confus, il est impossible de distin-

► guer le bien du mal, la route qui conduit à destination de celle qui nous fait tourner en rond, sans direction.

4. Aussi il est urgent de récupérer le caractère particulier de lumière de la foi parce que, lorsque sa flamme s'éteint, toutes les autres lumières finissent par perdre leur vigueur. La lumière de la foi possède, en effet, un caractère singulier, étant capable d'éclairer toute l'existence de l'homme. Pour qu'une lumière soit aussi puissante, elle ne peut provenir de nous-mêmes, elle doit venir d'une source plus originaire, elle doit venir, en définitive, de Dieu. La foi naît de la rencontre avec le Dieu vivant, qui nous appelle et nous révèle son amour, un amour qui nous précède et sur lequel nous pouvons nous appuyer pour être solides et construire notre vie.

Transformés par cet amour nous recevons des yeux nouveaux, nous faisons l'expérience qu'en lui se trouve une grande promesse de plénitude et le regard de l'avenir s'ouvre à nous. La foi que nous recevons de Dieu comme un don surnaturel, apparaît comme une lumière pour la route, qui oriente notre marche dans le temps... C'est justement de cette lumière de la foi que je voudrais parler, afin qu'elle grandisse pour éclairer le présent jusqu'à devenir une étoile qui montre les horizons de notre chemin, en un temps où l'homme a particulièrement besoin de lumière.

7. Dans la foi, vertu surnaturelle donnée par Dieu, nous reconnaissons qu'un grand Amour nous a été offert, qu'une bonne Parole nous a été adressée et que, en accueillant cette Parole, qui est Jésus Christ, Parole incarnée, l'Esprit Saint nous transforme, éclaire le chemin de l'avenir et fait grandir en nous les ailes de l'espé-

rance pour le parcourir avec joie. Dans un admirable entrecroisement, la foi, l'espérance et la charité constituent le dynamisme de l'existence chrétienne vers la pleine communion avec Dieu. Comment est-elle cette route que la foi entrouvre devant nous? D'où vient sa puissante lumière qui permet d'éclairer le chemin d'une vie réussie et féconde, pleine de fruits?

Abraham, notre père dans la foi

8. La foi nous ouvre le chemin et accompagne nos pas dans l'histoire. C'est pourquoi, si nous voulons comprendre ce qu'est la foi, nous devons raconter son parcours, la route des hommes croyants, dont témoigne en premier lieu l'Ancien Testament. Une place particulière revient à Abraham, notre père dans la foi. Dans sa vie se produit un fait bouleversant: Dieu lui adresse la Parole, il se révèle comme un Dieu qui parle et qui l'appelle par son nom. La foi est liée à l'écoute. Abraham ne voit pas Dieu, mais il entend sa voix. De cette façon la foi prend un caractère personnel. Dieu se trouve être ainsi non le Dieu d'un lieu, et pas même le Dieu lié à un temps sacré spécifique, mais le Dieu d'une personne, précisément le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, capable d'entrer en contact avec l'homme et d'établir une alliance avec lui. La foi est la réponse à une Parole qui interpelle personnellement, à un Toi qui nous appelle par notre nom.

12. L'histoire du peuple d'Israël, dans le livre de l'Exode, se poursuit dans le sillage de la foi d'Abraham. La foi naît de nouveau d'un don originaire: Israël s'ouvre à l'action de Dieu qui veut le libérer de sa misère. La foi est appelée à un long cheminement pour pouvoir adorer le Seigneur sur le Sinaï et hériter d'une terre promise. L'amour divin possède les traits du père qui soutient son fils au long du chemin (cf. Dt 1, 31). La confession de foi d'Israël se développe comme un récit des bienfaits de Dieu, de son action pour libérer et guider le peuple (cf. Dt 26, 5-11), récit que le peuple transmet de génération en génération...

L'idolâtrie est l'opposé de la foi

13. L'histoire d'Israël nous montre encore la tentation de l'incrédulité à laquelle le peuple a succombé plusieurs fois. L'idolâtrie apparaît ici comme l'opposé de la foi. Alors que Moïse parle avec Dieu sur le Sinaï, le peuple ne supporte pas le mystère du visage divin caché; il ne supporte pas le temps de l'attente. Par sa nature, la foi demande de renoncer à la possession immédiate que la vision semble offrir,

*«Si tu savais le don de Dieu....»
déclare Jésus à la Samaritaine
(Jn 4, 10). La foi est un don de Dieu,
et il faut prier pour l'obtenir.*

Cette photo a été prise le 10 octobre 2009 à la paroisse de l'Assomption de Notre-Dame à Cordova, en Espagne, au baptême de Valentino Mora, le fils d'Erica, une maman de 21 ans, La photographe, Maria Silvana Salles, se servit d'une caméra traditionnelle, et envoya le film à un magasin de Cordova pour le faire développer. Quand elle reçut les photos, elle remarqua avec surprise que l'eau versée sur la tête de Valentino formait un chapelet parfait.



c'est une invitation à s'ouvrir à la source de la lumière, respectant le mystère propre d'un Visage, qui entend se révéler de façon personnelle et en temps opportun... Au lieu de la foi en Dieu on préfère adorer l'idole, dont on peut fixer le visage, dont l'origine est connue parce qu'elle est notre oeuvre... Celui qui ne veut pas faire confiance à Dieu doit écouter les voix des nombreuses idoles qui lui crient: «Fais-moi confiance!».

Dans la mesure où la foi est liée à la conversion, elle est l'opposé de l'idolâtrie; elle est une rupture avec les idoles pour revenir au Dieu vivant, au moyen d'une rencontre personnelle. Croire signifie s'en remettre à un amour miséricordieux qui accueille toujours et pardonne, soutient et oriente l'existence, et qui se montre puissant dans sa capacité de redresser les déformations de notre histoire. La foi consiste dans la disponibilité à se laisser transformer toujours de nouveau par l'appel de Dieu. Voilà le paradoxe: en se tournant continuellement vers le Seigneur, l'homme trouve une route stable qui le libère du mouvement de dispersion auquel les idoles le soumettent.

La plénitude de la foi chrétienne

15. La foi chrétienne est centrée sur le Christ, elle est confession que Jésus est le Seigneur et que Dieu l'a ressuscité des morts (cf. Rm 10, 9). Toutes les lignes de l'Ancien Testament se rassemblent dans le Christ. Il devient le «oui» définitif à toutes les promesses, le fondement de notre «Amen» final à Dieu (cf. 2 Co 1, 20). L'histoire de Jésus est la pleine manifestation de la fiabilité de Dieu. Si Israël rappelait les grands actes d'amour de Dieu, qui formaient le centre de sa confession et ouvraient le regard de sa foi, désormais la vie de Jésus apparaît comme le lieu de l'intervention définitive de Dieu, la manifestation suprême de son amour pour nous...

17. Notre culture a perdu la perception de cette présence concrète de Dieu, de son action dans le monde. Nous pensons que Dieu se trouve seulement au-delà, à un autre niveau de réalité, séparé de nos relations concrètes. Mais s'il en était ainsi, si Dieu était incapable d'agir dans le monde, son amour ne serait pas vraiment puissant, vraiment réel, et il ne serait

donc pas même un véritable amour, capable d'accomplir le bonheur qu'il promet. Croire ou ne pas croire en lui serait alors tout à fait indifférent. Les chrétiens, au contraire, confessent l'amour concret et puissant de Dieu, qui agit vraiment dans l'histoire et en détermine le destin final, amour que l'on peut rencontrer, qui s'est pleinement révélé dans la Passion, Mort et Résurrection du Christ.

18. La plénitude où Jésus porte la foi a un autre aspect déterminant. Dans la foi, le Christ n'est pas seulement celui en qui nous croyons — la manifestation la plus grande de l'amour de Dieu — ,mais aussi celui auquel nous nous unissons pour pouvoir croire. La foi non seulement regarde vers Jésus, mais regarde du point de vue de Jésus, avec ses yeux: elle est une participation à sa façon de voir. Dans de nombreux domaines de la vie, nous faisons confiance à d'autres personnes qui ont des meilleures connaissances que nous. Nous avons confiance dans l'architecte qui construit notre maison, dans le pharmacien qui nous présente le médicament pour la guérison, dans l'avocat qui nous défend au tribunal. Nous avons également besoin de quelqu'un qui soit digne de confiance et expert dans les choses de Dieu. Jésus, son Fils, se présente comme celui qui nous explique Dieu (cf. Jn 1, 18)...

La foi dans le Fils de Dieu fait homme en Jésus de Nazareth, ne nous sépare pas de la réalité, mais nous permet d'accueillir son sens le plus profond, de découvrir combien Dieu aime ce monde et l'oriente sans cesse vers lui; et cela amène le chrétien à s'engager, à vivre de manière encore plus intense sa marche sur la terre.

Foi et vérité

23. **Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas** (cf. Is 7, 9). La version grecque de la Bible hébraïque, la traduction des Septante faite à Alexandrie d'Égypte, traduisait ainsi les paroles du prophète Isaïe au roi Achaz... Effrayé par la puissance de ses ennemis, le roi cherche la sécurité que peut lui donner une alliance avec le grand empire d'Assyrie. Le prophète, alors, l'invite à s'appuyer seulement sur le vrai rocher qui ne vacille pas, le Dieu d'Israël...



La fermeté promise par Isaïe au roi passe, en effet, par la compréhension de l’agir de Dieu et de l’unité qu’il donne à la vie de l’homme et à l’histoire du peuple. Le prophète exhorte à comprendre les voies du Seigneur, en trouvant dans la fidélité de Dieu le dessein de sagesse qui gouverne les siècles...

24. Lu sous cet angle, le texte d’Isaïe porte à une conclusion: l’homme a besoin de connaissance, il a besoin de vérité, car sans elle, il ne se maintient pas, il n’avance pas. La foi, sans la vérité, ne sauve pas, ne rend pas sûrs nos pas. Elle reste un beau conte, la projection de nos désirs de bonheur, quelque chose qui nous satisfait seulement dans la mesure où nous voulons nous leurrer. Ou bien elle se réduit à un beau sentiment, qui console et réchauffe, mais qui reste lié à nos états d’âme, à la variabilité des temps, incapable de soutenir une marche constante dans notre vie. Si la foi était ainsi, le roi Achaz aurait eu raison de ne pas miser la vie et la sécurité de son royaume sur une émotion. Par son lien intrinsèque avec la vérité, la foi est capable d’offrir une lumière nouvelle, supérieure aux calculs du roi, parce qu’elle voit plus loin, parce qu’elle comprend l’agir de Dieu, fidèle à son alliance et à ses promesses.

25. Justement à cause de la crise de la vérité dans laquelle nous vivons, il est aujourd’hui plus que jamais nécessaire de rappeler la connexion de la foi avec la vérité. Dans la culture contemporaine, on tend souvent à accepter comme vérité seulement la vérité de la technologie: est vrai ce que l’homme réussit à construire et à mesurer grâce à sa science, vrai parce que cela fonctionne, rendant ainsi la vie plus confortable et plus aisée. Cette vérité semble aujourd’hui l’unique vérité certaine, l’unique qui puisse être partagée avec les autres, l’unique sur laquelle on peut discuter et dans laquelle on peut s’engager ensemble.

D’autre part, il y aurait ensuite les vérités de chacun, qui consistent dans le fait d’être authentiques face à ce que chacun ressent dans son intériorité, vérités valables seulement pour l’individu et qui ne peuvent pas être proposées aux autres avec la prétention de servir le bien commun. La grande vérité, la vérité qui explique l’ensemble de la vie personnelle et sociale, est regardée avec suspicion. N’a-t-elle pas été peut-être — on se le demande — la vérité voulue par les grands totalitarismes du siècle dernier, une vérité qui imposait sa conception globale pour écraser l’histoire concrète de chacun? Il reste alors seulement un relativisme dans lequel la question sur la vérité de la totalité, qui au fond est aussi une question sur Dieu, n’intéresse plus.

Il est logique, dans cette perspective, que l’on veuille éliminer la connexion de la religion avec la vérité, car ce lien serait la racine du fanatisme, qui cherche à écraser celui qui ne partage pas la même croyance. Nous pouvons parler, à ce sujet, d’un grand oubli dans notre monde contemporain. La question sur la vérité est, en effet, une question de mémoire, de mémoire profonde, car elle s’adresse à ce qui nous précède et, de cette manière, elle peut réussir à nous

unir au-delà de notre «moi» petit et limité. C’est une question sur l’origine du tout, à la lumière de laquelle on peut voir la destination et ainsi aussi le sens de la route commune.

L’Église, mère de notre foi

38. La transmission de la foi, qui brille pour tous les hommes et en tout lieu, traverse aussi l’axe du temps, de génération en génération. Puisque la foi naît d’une rencontre qui se produit dans l’histoire et éclaire notre cheminement dans le temps, elle doit se transmettre au long des siècles. C’est à travers une chaîne ininterrompue de témoignages que le visage de Jésus parvient jusqu’à nous. Comment cela est-il possible? Comment être sûr d’atteindre le «vrai Jésus» par delà les siècles? ...

Le passé de la foi, cet acte d’amour de Jésus qui a donné au monde une vie nouvelle, nous parvient par la mémoire d’autres, des témoins, et il est de la sorte conservé vivant dans ce sujet unique de mémoire qu’est l’Église. L’Église est une Mère qui nous enseigne à parler le langage de la foi...

Les sacrements et la transmission de la foi

40. Pour transmettre un contenu purement doctrinal, une idée, un livre suffirait sans doute, ou bien la répétition d’un message oral. Mais ce qui est communiqué dans l’Église, ce qui se transmet dans sa Tradition vivante, c’est la nouvelle lumière qui naît de la rencontre avec le Dieu vivant, une lumière qui touche la personne au plus profond, au coeur, impliquant son esprit, sa volonté et son affectivité, et l’ouvrant à des relations vivantes de communion avec Dieu et avec les autres. Pour transmettre cette plénitude, il y a un moyen spécial qui met en jeu toute la personne, corps et esprit, intériorité et relations.

Ce sont les sacrements, célébrés dans la liturgie de l’Église. Par eux, une mémoire incarnée est communiquée, liée aux lieux et aux temps de la vie, et qui prend en compte tous les sens. Par eux, la personne est engagée, en tant que membre d’un sujet vivant, dans un tissu de relations communautaires...

Foi, prière et Décalogue

46. Deux autres éléments sont essentiels pour la transmission fidèle de la mémoire de l’Église. Il y a en premier lieu, la prière du Seigneur, le Notre Père. Dans cette prière, le chrétien apprend à partager l’expérience spirituelle elle-même du Christ et commence à voir avec les yeux du Christ. À partir de Celui qui est Lumière née de la Lumière, le Fils unique du Père, nous connaissons Dieu nous aussi et nous pouvons enflammer en d’autres le désir de s’approcher de Lui.

Le lien entre foi et Décalogue est également important. La foi, nous l’avons dit, apparaît comme un chemin, une route à parcourir, ouverte à la rencontre avec le Dieu vivant. C’est pourquoi à la lumière de la foi et de la confiance totale dans le Dieu qui sauve, le Décalogue acquiert sa vérité la plus profonde, conte-

nue dans les paroles qui introduisent les dix commandements: «Je suis ton Dieu qui t’a fait sortir du pays d’Égypte» (Ex 20, 2). Le Décalogue n’est pas un ensemble de préceptes négatifs, mais des indications concrètes afin de sortir du désert du «moi» autoréférentiel, renfermé sur lui-même, et d’entrer en dialogue avec Dieu, en se laissant embrasser par sa miséricorde et pouvoir en témoigner.

La foi confesse ainsi l’amour de Dieu, origine et soutien de tout, elle se laisse porter par cet amour pour marcher vers la plénitude de la communion avec Dieu. Le Décalogue apparaît comme le chemin de la reconnaissance, de la réponse d’amour, réponse possible parce que, dans la foi, nous sommes ouverts à l’expérience de l’amour transformant de Dieu pour nous. Et ce chemin reçoit une lumière nouvelle de ce que Jésus enseigne dans le discours sur la montagne (Cf. Mt 5-7).

J’ai évoqué ainsi les quatre éléments qui résument le trésor de mémoire que l’Église transmet: la Confession de foi, la célébration des Sacrements, le chemin du Décalogue, la prière. La catéchèse de l’Église s’est structurée autour de ces éléments, y compris le Catéchisme de l’Église Catholique, instrument fondamental par lequel, de manière unifiée, l’Église communique le contenu complet de la foi, «tout ce qu’elle est, tout ce qu’elle croit».

La foi et le bien commun

51. La foi n’éloigne pas du monde et ne reste pas étrangère à l’engagement concret de nos contemporains. Sans un amour digne de confiance, rien ne pourrait tenir les hommes vraiment unis entre eux. Leur unité ne serait concevable que fondée uniquement sur l’utilité, sur la composition des intérêts, sur la peur, mais non pas sur le bien de vivre ensemble, ni sur la joie que la simple présence de l’autre peut susciter. La foi fait comprendre la structuration des relations humaines, parce qu’elle en perçoit le fondement ultime et le destin définitif en Dieu, dans son amour, et elle éclaire ainsi l’art de l’édification, en devenant un service du bien commun. Oui, la foi est un bien pour tous, elle est un bien commun, sa lumière n’éclaire pas seulement l’intérieur de l’Église et ne sert pas seulement à construire une cité éternelle dans l’au-delà; elle nous aide aussi à édifier

nos sociétés, afin que nous marchions vers un avenir plein d’espérance.

La foi et la famille

52. Le premier environnement dans lequel la foi éclaire la cité des hommes est la famille. Je pense surtout à l’union stable de l’homme et de la femme dans le mariage. Celle-ci naît de leur amour, signe et présence de l’amour de Dieu, de la reconnaissance et de l’acceptation de ce bien qu’est la différence sexuelle

par laquelle les conjoints peuvent s’unir en une seule chair (cf. Gn 2, 24) et sont capables d’engendrer une nouvelle vie, manifestation de la bonté du Créateur, de sa sagesse et de son dessein d’amour...

53. En famille, la foi accompagne tous les âges de la vie, à commencer par l’enfance: les enfants apprennent à se confier à l’amour de leurs parents. C’est pourquoi, il est important que les parents cultivent en famille des pratiques communes de foi, qu’ils accompagnent la maturation de la foi de leurs enfants...

Tous nous avons vu comment, lors des Journées mondiales de la Jeunesse, les jeunes manifestent la joie de la foi, leur engagement à vivre une foi toujours plus ferme et généreuse. Les jeunes désirent une vie qui soit grande. La rencontre avec le Christ — le fait de se laisser saisir et guider par son amour — élargit l’horizon de l’existence et lui donne une espérance solide qui ne déçoit pas.

La foi n’est pas un refuge pour ceux qui sont sans courage, mais un épanouissement de la vie. Elle fait découvrir un grand appel, la vocation à l’amour, et assure que cet amour est fiable, qu’il vaut la peine de se livrer à lui, parce que son fondement se trouve dans la fidélité de Dieu, plus forte que notre fragilité.

Une lumière pour la vie en société

54. Assimilée et approfondie en famille, la foi devient lumière pour éclairer tous les rapports sociaux. Comme expérience de la paternité et de la miséricorde de Dieu, elle s’élargit ensuite en chemin fraternel. Dans la «modernité», on a cherché à construire la fraternité universelle entre les hommes, en la fondant sur leur égalité. Peu à peu, cependant, nous avons compris que cette fraternité, privée de la référence à un Père commun comme son fondement ultime, ne réussit pas à subsister. Il faut donc revenir à la vraie racine de la fraternité.

► **L'histoire de la foi, depuis son début, est une histoire de fraternité, même si elle n'est pas exempte de conflits. Dieu appelle Abraham à quitter son pays et promet de faire de lui une seule grande nation, un grand peuple, sur lequel repose la Bénédiction divine (cf. Gn 12, 1-3). Au fil de l'histoire du salut, l'homme découvre que Dieu veut faire participer tous, en tant que frères, à l'unique bénédiction, qui atteint sa plénitude en Jésus, afin que tous ne fassent qu'un. L'amour inépuisable du Père commun nous est communiqué, en Jésus, à travers aussi la présence du frère. La foi nous enseigne à voir que dans chaque homme il y a une bénédiction pour moi, que la lumière du visage de Dieu m'illumine à travers le visage du frère.**

Le regard de la foi chrétienne a apporté de nombreux bienfaits à la cité des hommes pour leur vie en commun! Grâce à la foi, nous avons compris la dignité unique de chaque personne, qui n'était pas si évidente dans le monde antique...

Au centre de la foi biblique, se trouve l'amour de Dieu, sa sollicitude concrète pour chaque personne, son dessein de salut qui embrasse toute l'humanité et la création tout entière, et qui atteint son sommet dans l'Incarnation, la Mort et la Résurrection de Jésus Christ. Quand cette réalité est assombrie, il vient à manquer le critère pour discerner ce qui rend la vie de l'homme précieuse et unique. L'homme perd sa place dans l'univers et s'égare dans la nature en renonçant à sa responsabilité morale, ou bien il prétend être arbitre absolu en s'attribuant un pouvoir de manipulation sans limites.

55. La foi, en outre, en nous révélant l'amour du Dieu Créateur nous fait respecter davantage la nature, en nous faisant reconnaître en elle une grammaire écrite par Lui et une demeure qu'il nous confie, afin que nous en prenions soin et la gardions; elle nous aide à trouver des modèles de développement qui ne se basent pas seulement sur l'utilité et sur le profit, mais qui considèrent la création comme un don dont nous sommes tous débiteurs; elle nous enseigne à découvrir des formes justes de gouvernement, reconnaissant que l'autorité vient de Dieu pour être au service du bien commun.

Une force de consolation dans la souffrance

56. Parler de la foi amène à parler aussi des épreuves douloureuses... Le chrétien sait que la souffrance ne peut être éliminée, mais qu'elle peut recevoir un sens, devenir acte d'amour, confiance entre les mains de Dieu qui ne nous abandonne pas et, de cette manière, être une étape de croissance de la foi et de l'amour. En contemplant l'union du Christ avec le Père, même au moment de la souffrance la plus grande sur la croix (cf. Mc 15, 34), le chrétien apprend à participer au regard même de Jésus. Par conséquent la mort est éclairée et peut être vécue comme l'ultime appel de la foi, l'ultime «Sors de la terre», l'ultime «Viens!» prononcé par le Père, à qui nous nous remettons dans la

confiance qu'il nous rendra forts aussi dans le passage définitif.

57. La lumière de la foi ne nous fait pas oublier les souffrances du monde... La foi n'est pas une lumière qui dissiperait toutes nos ténèbres, mais la lampe qui guide nos pas dans la nuit, et cela suffit pour le chemin. À l'homme qui souffre, Dieu ne donne pas un raisonnement qui explique tout, mais il offre sa réponse sous la forme d'une présence qui accompagne, d'une histoire de bien qui s'unit à chaque histoire de souffrance pour ouvrir en elle une trouée de lumière. Dans le Christ, Dieu a voulu partager avec nous cette route et nous offrir son regard pour y voir la lumière. Le Christ est celui qui, en ayant supporté la souffrance, «est le chef de notre foi et la porte à la perfection» (He 12, 2).

La souffrance nous rappelle que le service rendu par la foi au bien commun est toujours service d'espérance, qui regarde en avant, sachant que c'est seulement de Dieu, de l'avenir qui vient de Jésus ressuscité, que notre société peut trouver ses fondements solides et durables. En ce sens, la foi est reliée à l'espérance parce que, même si notre demeure terrestre vient à être détruite, nous avons une demeure éternelle que Dieu a désormais inaugurée dans le Christ, dans son corps (cf. 2 Co 4, 16-5, 5). Le dynamisme de foi, d'espérance et de charité (cf. 1 Th 1, 3; 1 Co 13, 13) nous fait ainsi embrasser les préoccupations de tous les hommes, dans notre marche vers cette ville, «dont Dieu est l'architecte et le constructeur» (He 11, 10), parce que «l'espérance ne déçoit point» (Rm 5, 5).

Pape François

Assemblées mensuelles

Maison de l'Immaculée, Rougemont
Chaque mois aux dates suivantes:

Session d'étude du 21 au 30 août
Congrès: 31 août, 1-2 septembre
29 septembre. 27 octobre

10 heures a.m.: Ouverture. Chapelet
5.00 hres p.m. Sainte Messe à la chapelle
de la Maison de l'Immaculée.

6.15 hres p.m. souper avec ses provisions

Aux réunions de Vers Demain, tous se présentent modestement vêtus. Les dames en robe non décolletée (pas plus d'un pouce en bas du cou) à manches dépassant le coude et à jupe couvrant les genoux. Messieurs et dames en shorts ne sont pas admis.

Quelques questions et principes sur la démocratie économique

par Louis Even

Les questions

Lorsque les politiciens parlent de Crédit Social (aussi appelé démocratie économique, d'après le titre du premier livre de l'ingénieur écossais Clifford Hugh Douglas sur le sujet), ils parlent de n'importe quoi. Lorsque les journaux parlent de Crédit Social, ils confondent parti politique et doctrine, ne comprennent rien à celle-ci, et la plupart du temps, ils s'appliquent surtout à ridiculiser les demandes des créditistes. Lorsque Vers Demain, lui, parle de Crédit Social, ou de démocratie économique, c'est de la doctrine de Douglas, du Crédit Social authentique qu'il traite, et non de ce que des partis politiques ayant porté ce nom ont pu en dire.

Bien que le Crédit Social ait été propagé par Vers Demain depuis plusieurs années, il y a encore des personnes qui posent des questions, qui demandent par exemple:

Vous, créditistes, vous parlez de diminuer et même d'abolir les taxes. Mais avec quoi donc les gouvernements et les autres corps publics vont-ils pouvoir administrer?

Vous réclamez par dessus le marché, un dividende périodique pour chaque citoyen. S'il n'y a pas de taxes, d'où viendra l'argent pour verser ces dividendes?

Si tout le monde reçoit un dividende périodique, qui est-ce qui va vouloir continuer à travailler?

Si c'est de l'argent nouveau qui doit financer les travaux publics et les dividendes, est-ce que tout cet argent ne va pas vite faire un montant énorme d'argent en circulation, et donc de l'inflation? Que vaudront alors les épargnes et les pensions?

Quel serait le rôle des banques commerciales dans un système de Crédit Social? Faudrait-il les nationaliser ou les supprimer?

Les réponses

Toutes ces questions et bien d'autres encore ont été cent fois posées, cent fois répondues. Mais elles se posent encore, soit par des gens qui abordent le sujet pour la première fois, soit par d'autres que les réponses n'ont pas éclairés, parce qu'ils les interprétaient dans l'optique du système actuel.



Louis Even, fondateur de Vers Demain

Or, le Crédit Social est incompatible avec le système actuel. Non pas qu'il éliminerait les mécanismes financiers existants: il les conserverait tous ou à peu près, mais purifiés de la fausse philosophie ou de l'absence de philosophie qui les empoisonne.

Le système actuel subordonne les possibilités de production et la distribution à la finance. Le Crédit Social, lui, subordonne la finance aux possibilités physiques de production et à l'appel des besoins humains.

Un exemple concret: voici une place qui a besoin d'une école.

Le système actuel pose la question: Est-on capable de trouver l'argent pour payer la construction de l'école? Si oui, très bien; si non, on devra se priver de cette école même si on en a besoin.

Le Crédit Social, lui, voit la chose autrement. Il pose la question: A-t-on les moyens physiques de construire l'école? Si on ne les a pas, il faut bien s'en passer, évidemment. Mais si on a les moyens physiques, on construit. Et la finance, elle, pour payer? La finance naîtra de la construction au lieu de l'empêcher. À mesure que la construction se fera, la finance naîtra pour payer les producteurs.

Et pour la distribution des biens, c'est la même chose. Il y a des produits d'une part et des besoins de l'autre. Le système financier actuel demande: Ceux qui ont des besoins sont-ils capables de payer les produits? Si oui, ils vont avoir les produits; sinon, les produits vont rester là, en face de besoins non satisfaits.

Le Crédit Social, lui, dit: Puisque les biens sont faits pour les gens qui ont des besoins, les gens doivent obtenir les moyens de paiement exigés pour avoir les biens.

Comme on voit, la finance actuelle a la position de commande. La finance, sous le Crédit Social, occuperait la position de servante. C'est absolument incompatible l'un avec l'autre.

Lesquels ont raison: les défenseurs du système actuel qui raisonnent et décident en fonction des possibilités financières seulement? Ou bien les promoteurs du Crédit Social qui raisonnent et veulent décider en fonction des possibilités de produire les choses dont les gens ont besoin?

Lesquels respectent le mieux les droits fondamentaux de tout être humain? Car l'être humain a des



**Où l'argent naît-il ?
L'argent doit être le
symbole des réalités
(produits et services),
mais aujourd'hui ce
sont les réalités, et
même les êtres humains,
qui sont soumis aux
dictats de l'argent.**

► droits fondamentaux, des droits qu'il tient de sa nature même d'homme. Tout le monde admet, par exemple, que chaque enfant qui naît a droit à la vie. Lesquels, des tenants du système actuel ou des promoteurs du Crédit Social, offrent mieux à chaque individu la facilité, la possibilité d'exercer son droit à la vie ? Le droit à la vie comporte indéniablement le droit aux choses nécessaires à la vie. Or, lesquels, des tenants du système actuel ou des promoteurs du Crédit Social, offrent le mieux à chaque individu le moyen d'obtenir ces choses ?

Quelques principes

Pour qu'on ne nous accuse pas de forger des énoncés tendancieux en parlant de principes, citons textuellement des autorités dont personne ne contestera la solidité de doctrine en matière des droits fondamentaux de tout être humain.

Les Pères du Concile Vatican II ont écrit, dans la Constitution *Gaudium et Spes* (n. 69) sur l'Église dans le monde de ce temps :

«Dieu a destiné la terre et tout ce qu'elle contient à l'usage de tous les hommes et de tous les peuples, en sorte que les biens de la création doivent équitablement affluer entre les mains de tous, selon la règle de la justice, inséparable de la charité... Tous les hommes ont le droit d'avoir une part suffisante de biens pour eux-mêmes et pour leur famille.»

Ni les gouvernements, ni les banquiers, ni les économistes n'ont créé les biens de ce monde. Ils n'ont donc pas à établir, ni approuver, ni essayer de justifier des règlements qui méconnaissent ou contrarient cette destination universelle des biens créés par le Père céleste. Père de tous les hommes, Dieu n'a exclu personne du droit à une part des biens terrestres ; or, dans un régime de ventes et d'achats, les règlements qui conditionnent le pouvoir d'achat à l'emploi dans les activités de production exclut tous ceux qui ne tirent pas de revenus de leur emploi dans la production. Ces exclus constituent plus de la moitié des individus : enfants, femmes à la maison, malades, vieillards, chômeurs, etc.

Le Pape Pie XII a dit très clairement dans son fameux radio-message de Pentecôte 1941 :

«Les biens créés par Dieu l'ont été pour tous les hommes et doivent être à la disposition de tous, selon les principes de la justice et de la charité.

«Tout homme, en tant qu'être doué de raison, tient en fait de la nature même le droit fondamental d'user des biens matériels de la terre, quoiqu'il soit laissé à la volonté humaine et aux formes juridiques des peuples de régler plus en détail la réalisation pratique de ce droit.»

Les formes juridiques actuelles facilitent-elles la réalisation pratique du droit de tous et de chacun à une part des biens terrestres ? Les propositions du Crédit Social, en garantissant à chaque personne un revenu périodique, ne feraient-elles pas d'une manière bien plus directe cette réalisation pratique du droit de chacun, sans oublier personne quelque soit son statut vis-à-vis du système producteur ?

Le droit de tous à une part des biens terrestres est un droit naturel, un droit individuel, qui ne vient pas de l'appartenance à un groupe. Nulle condition, nulle législation ne peut légitimement supprimer ce droit individuel. C'est encore Pie XII qui le rappelle dans le même message :

«Un tel droit individuel ne saurait en aucune manière être supprimé, pas même par l'exercice d'autres droits certains et reconnus sur des biens matériels.»

De sorte que, même le droit de propriété que peuvent avoir ceux qui possèdent les moyens de production, ne doit pas contrevenir au droit individuel de chaque personne à une part des biens terrestres.

Le Crédit Social reconnaît la propriété privée. Il la consolide même. Mais il proclame aussi fermement la fonction sociale de cette propriété privée. D'ailleurs, un mécanisme créditiste de distribution, en faisant les produits atteindre les besoins, ne nuirait certainement pas aux producteurs puisque le problème majeur de la plupart des producteurs c'est de trouver à écouler leurs produits.

Nous faisons ces réflexions, non pas pour dire que les papes préconisent le Crédit Social — ce qui n'est pas de leur domaine — mais pour démontrer comment le Crédit Social faciliterait magnifiquement «la réalisation pratique du droit individuel» proclamé par ces autorités.

Ce droit individuel est aussi ancien que la création de l'homme. Les autorités civiles, les dictateurs de l'économie, les sociologues à l'esprit camisolé par des lois ou des règlements d'homme, ont pu l'oublier, le mettre de côté ou le minimiser mais ce droit a toujours été affirmé par les maîtres en théologie morale.

Les tâtonnements, les mesures dites de sécurité sociale, sont une admission tardive et boiteuse dans l'application du droit de tous aux nécessités de la vie. Mais le fait qu'il faille ainsi continuellement essayer d'apporter des correctifs à la répartition des droits aux produits, en prenant aux uns pour donner aux autres, est une preuve que la répartition telle qu'elle est issue des règlements économiques actuels est défectueuse. Au lieu de correctifs qui corrigent mal et qui oublient une foule de cas, ne serait-il pas infiniment mieux d'établir une source de pouvoir d'achat qui fonctionne automatiquement pour assurer à tous et à chacun, dès l'origine, la part à laquelle chacun a droit. Ce que ne peut faire le système qui lie le revenu uniquement à l'emploi.

Fins et moyens

Le social et l'économique souffrent beaucoup aujourd'hui de la perversion qui fait prendre les moyens pour des fins ou des fins pour des moyens.

C'est le cas, par exemple, de ceux qui pensent que l'homme est créé pour les activités économiques. Ce sont, au contraire, les activités économiques qui existent pour le service de l'homme, et non vice versa. Et si le progrès dans la production des biens matériels permet de satisfaire les besoins matériels de l'homme

avec un minimum pour lui d'activités économiques, c'est tant mieux. Il y a d'autres fonctions humaines supérieures à la fonction économique, et si les personnes ont plus de temps, plus de loisirs pour s'en occuper, il faut bénir Dieu d'avoir permis ce progrès.

De même, l'homme n'existe pas pour la production, mais la production pour l'homme, pour lui permettre la satisfaction de ses besoins normaux. Vouloir mettre en oeuvre toutes les capacités de production quand les besoins des hommes sont satisfaits, c'est provoquer soit le gaspillage par la production de choses dont personne ne voudra, soit des pressions pour créer et stimuler de nouveaux besoins matériels — aggravant ainsi le matérialisme qui détourne déjà les personnes humaines de leur véritable fin.

La politique de l'embauchage intégral est une autre forme de confusion des moyens et des fins. L'industrie n'a pas pour but de fournir de l'emploi, mais de fournir des produits. L'emploi n'entre dans la production que comme moyen et non pas comme fin. Si la production peut diminuer l'emploi tout en alimentant le flot de produits, c'est encore tant mieux, puisque le travailleur est ainsi libéré pour se livrer à d'autres activités de son propre choix.

Faire de l'argent le but d'une entreprise est encore, évidemment, consacrer comme fin ce qui ne doit être que moyen. C'est pourtant là la plus grande hérésie du monde économique actuel (et passé aussi, au moins depuis trois siècles). Les placements de capitaux cherchent ce qui va rapporter le plus d'argent, et non pas ce qui va le mieux satisfaire les besoins humains normaux. S'il y a plus d'argent à faire dans la boisson ou dans les poisons, les placements iront à l'industrie qui fournit la boisson ou les poisons. L'ouvrier lui-même donne souvent dans cette perversion : il cherchera à se placer où ça paie le plus, même si le produit qui sort de son ouvrage est nuisible ou peu utile, même s'il ►

Un autre exemple où l'argent gouverne au lieu de servir : en mars 2013, sous la pression du FMI et de la Banque Centrale Européenne, après plusieurs jours de paralysie où les banques étaient fermées et les comptes gelés, le gouvernement de l'île de Chypre acceptait de confisquer de force l'épargne des particuliers dans les banques chypriotes afin d'obtenir une aide d'urgence de 10 millions d'euros (13 millions de dollars). Au début, on voulait que tous les épargnants contribuent, mais finalement, seuls les comptes de 100 000 euros et plus furent mis à contribution, le gouvernement allant jusqu'à prélever Le texte de la caricature est en chypriote, et peut se traduire ainsi : «vol de banque à la façon chypriote.»



► aide ainsi des monopoles à s'enrichir et à consolider ou étendre leur dictature économique.

Attacher le revenu uniquement à l'emploi, c'est aussi oublier pour quelle fin existe le revenu. Le revenu confère du pouvoir d'achat. Le pouvoir d'achat est un moyen pour permettre à la production d'atteindre sa fin, qui est la satisfaction des besoins de tous — moyen qui doit donc être régi d'après la production d'une part, d'après les besoins à satisfaire d'autre part.

Dans le commerce international, combien d'esprits pourtant cultivés perdent de vue la seule fin logiquement soutenable de l'exportation, qui est de permettre une plus grande variété de produits à la population des deux côtés: du pays exportateur et du pays importateur. Ceux qui prétendent que la réussite pour leur pays consiste à exporter plus qu'il importe prennent l'argent pour la richesse. La véritable richesse, ce sont les produits: s'il en sort du pays plus qu'il y entre, c'est un appauvrissement réel, puisqu'alors il y a définitivement moins de produits offerts à la population.

Quelques autres notions

Pour pouvoir comprendre le Crédit Social, il faut aussi admettre certaines notions fondamentales passablement obscurcies, sinon totalement abandonnées dans le système actuel.

Et d'abord, que l'argent, sous n'importe quelle forme — pièces métalliques, papier-monnaie, compte de banque utilisable par chèques — a une portée sociale. Sociale, en ce que tout le monde l'accepte, non pas à cause de sa valeur intrinsèque qui est nulle ou à peu près, n'étant que du métal, du papier, ou de simples chiffres, mais à cause de sa légalité. Sociale aussi, parce que chaque unité monétaire, chaque dollar par exemple, peut obtenir, jusqu'à concurrence de ce montant, n'importe quel produit ou service offert sur le marché communautaire. Produit de n'importe quelle ferme, de n'importe quelle mine, de n'importe quelle usine, fruit du travail de n'importe qui, service professionnel de n'importe quelle nature.

L'argent peut aussi mobiliser, au gré de celui qui le possède, la capacité de production du pays, de n'importe quel ordre. L'argent confère ainsi un titre sur tout ce qui sort de la production nationale.

Mais l'argent ne provient pas d'une génération spontanée. Il commence certainement quelque part. Celui qui est en circulation a commencé quelque part. Toute nouvelle augmentation d'argent commence aussi quelque part. Quelle que soit la place où il commence, où il est autorisé à commencer, une question se pose: **À qui appartient cet argent au moment où il commence ?**

À cette question de grande importance, le Crédit Social répond sans hésiter:

L'argent, à sa naissance, appartient à la société.

Qui, en effet, quel particulier, ou quel groupe, ou quelle institution privée, peut de sa propre autorité se

créer un droit sur tout ce qui se fait dans le pays? Sur ce qui est le fruit des diverses activités productrices du pays?

Seule la société dans son ensemble possède ce droit. Elle seule, par le gouvernement qui la représente, peut libérer et conditionner les droits aux produits de l'économie nationale, fruit de l'activité d'hommes qui travaillent unis dans la communauté nationale» (définition de Pie XII).

Tout le monde sait bien qu'aujourd'hui ce n'est pas le gouvernement qui fait l'argent. Ni le producteur non plus. Tous ceux qui se sont donné la peine d'examiner la question savent que tout argent nouveau sort du système bancaire, surtout sous forme de «crédit financier» prêté à des emprunteurs.

Lorsque la banque crée ainsi de l'argent scriptural pour un emprunteur, elle se trouve à donner à l'emprunteur le titre à n'importe quelle fraction de la richesse nationale correspondant au montant du prêt. Et la banque considère cette émission de crédit financier comme son bien propre, puisqu'elle le prête à ses conditions. De quelle autorité la banque peut-elle ainsi conférer à l'emprunteur des droits sur le travail et le produit des autres membres de la communauté?

Que l'argent nouveau ainsi libéré le soit dans une banque, sous la plume d'un banquier, c'est admissible à condition que cet argent, ce crédit financier, soit considéré comme propriété de la société et traité comme tel. Ce n'est pas le cas dans le présent système. C'est, au contraire, la société qui, par les prix au moyen desquels l'emprunteur retrouvera le montant et l'intérêt demandé par la banque, c'est la société elle-même qui doit payer la banque pour l'usage d'un crédit qui appartient de droit à la société.

Quand on a compris cela, on peut certes s'offenser de voir les citoyens payer deux fois et plus les écoles, les aqueducs et autres constructions publiques érigées à même le travail de la population dans son ensemble.

C'est cette mainmise sur un instrument social — l'argent — qui fait les contribuables canadiens payer, chaque année des milliards de dollars en intérêts qui ne suppriment nullement la dette. C'est à recommencer tous les ans.

Une autre notion que tout le monde devrait admettre, mais elle aussi violée par le présent système:

On doit faire payer à la population, non pas ce qu'elle produit, mais ce qu'elle consomme, et seulement autant qu'elle consomme.

Si cela était, il n'y aurait pas de dette publique, car la population consomme certainement moins qu'elle produit. La production va plus vite que la consommation, surtout pour ce qui est des biens durables, comme les écoles. Or, c'est justement pour ces sortes de biens que l'on accumule le plus de dettes — ce qui indique sûrement un système financier frauduleux.

On a accepté le système financier, avec ses développements, sans s'arrêter à se demander s'il répondait au véritable but d'un système financier sain. Ce but, ce n'est certainement pas de gouverner, ni de dicter, mais de servir. De servir le système économique. De fournir un moyen pratique pour mobiliser, mettre en oeuvre, la capacité de production du pays, en réponse aux besoins des consommateurs. Et de fournir un véhicule pour répartir et distribuer les produits.

Puisque ce sont les consommateurs eux-mêmes qui connaissent mieux leurs besoins, ce sont eux qui doivent dicter à la production quoi faire. Ils ne le peuvent bien que s'ils possèdent le moyen financier d'exprimer leurs besoins. Ils expriment leurs besoins par le choix qu'ils font des produits. Ils ne font ce choix que dans la mesure où ils sont pourvus de pouvoir d'achat.

Le fondateur du Crédit Social, Douglas, écrit à ce sujet dans *Credit Power and Democracy*, édition 1934, page 102:

«La fonction d'un système financier moderne et efficace, c'est d'émettre du crédit au consommateur, jusqu'à concurrence de la capacité de production du producteur, de sorte que la demande réelle du consommateur soit satisfaite, ou que la capacité du producteur soit épuisée, quel que soit celui des deux cas qui arrive le premier.»

On constate aujourd'hui que ni l'un ni l'autre des deux cas n'existe. La demande des consommateurs n'est pas satisfaite, et la possibilité des producteurs n'est pas épuisée: le crédit financier aux consommateurs n'est pas allé jusque-là.

Le Crédit Social y verrait par le dividende à tous.

Douglas a aussi exprimé une vérité économique que l'on ne trouve en nul traité d'économie orthodoxe, et qui est pourtant d'une importance capitale:

Le véritable prix de la production, ce n'est pas le prix comptable, mais ce qui a été réellement consommé pour produire.

Vu que, dans n'importe quelle période donnée, la production dépasse toujours la consommation, c'est une preuve qu'on fait payer le produit plus cher qu'il n'a réellement coûté en choses consommées pour produire. Ce qui doit être rectifié au moyen d'un abaissement accordé aux consommateurs sur les prix comptables, abaissement compensé au vendeur qui, lui, doit payer le prix comptable au producteur.

C'est là l'aspect le plus technique du Crédit Social. Vers Demain en a traité plusieurs fois; ce serait sans doute trop avancé pour ceux qui posent les questions énumérées en tête de cet article.

Bornons-nous là aujourd'hui en fait de principes et de notions.

Il y a la question: Quel plan a proposé Douglas pour établir son système et comment cela fonctionnerait-il dans le concret?

Disons tout de suite que Douglas n'a jamais prétendu produire de plan. Il a énoncé des propositions, des principes à mettre en application pour établir un système financier sain, s'adaptant aux conditions économiques telles qu'elles viennent à se produire. Une finance conforme au réel et servant le réel. Vers Demain a souvent cité ces principes.

Quant aux méthodes pour appliquer ces principes, quant aux plans, si l'on veut, ils peuvent être variés. L'important est qu'ils tiennent compte de ces principes. Il faut bien aussi partir de là où l'on est pour aller là où il faut. Donc, tenir compte de ce qui existe et procéder avec le minimum de chambardement, tout en établissant dès d'abord le but, l'objectif, la politique du changement.

Louis Even

Vers Demain publié en quatre langues

Saviez-vous que Vers Demain est publié en quatre langues — français, anglais, espagnol et polonais? Ils sont tous publiés en format magazine. Si vous connaissez quelqu'un qui peut lire une de ces langues, n'hésitez pas à lui offrir un abonnement-cadeau, ou bien abonnez-vous vous-même pour améliorer vos habiletés dans une deuxième langue! Le prix est le même pour chacune des quatre éditions: 20 dollars pour 4 ans (pour le Canada et les États-Unis, ou 20 euros pour 2 ans pour l'Europe).

Envoyez votre chèque ou mandat-poste (et n'oubliez pas de mentionner dans quelle langue vous voulez recevoir le magazine) à l'adresse suivante:

Vers Demain, 1101 rue Principale,
Rougemont, QC, J0L 1M0; Tel.: 1 (450) 469-2209
(pour l'adresse pour les autres pays, voir en page 2)





Le Pape François aux Journées mondiales de la Jeunesse à Rio

«Allez! De toutes les nations faites des disciples»

Pour son premier voyage officiel en dehors de l'Italie, le Pape François s'est rendu au Brésil du 22 au 28 juillet 2013, pour les 28e Journées mondiales de la Jeunesse (JMJ), à Rio de Janeiro, et ce fut un immense succès, avec une foule de plus de 3 millions de pèlerins venus de 178 pays pour la messe de clôture du dimanche 28 juillet, sur la plage de Copacabana. (Seules les JMJ de Manille aux Philippines en 1995 ont connu une foule plus nombreuse: 4 millions.)



Messe de clôture le dimanche 28 juillet: la foule s'étend sur plus de 4 kilomètres le long de la plage.

C'est Jean-Paul II qui a eu l'inspiration de ces Journées (deux semaines maintenant) consacrées aux jeunes, qui leur permet de voir qu'ils ne sont pas seuls à croire à Jésus, que même s'ils peuvent être

parfois peu nombreux localement, ils sont des millions à travers le monde entier.

Le thème des JMJ pour cette année était: «Allez! De toutes les nations faites des disciples.» (cf. Mt 28, 19.) C'est Benoît XVI qui avait choisi ce thème, et aussi la ville de Rio pour tenir ces JMJ, mais la Providence a voulu que ce soit le Pape François qui s'y rende. Le même clin d'oeil de la Providence avait eu lieu pour le premier voyage de Benoît XVI: c'est Jean-Paul II qui avait annoncé que les JMJ de 2005 se tiendraient à Cologne en Allemagne, mais c'est Benoît XVI, un Allemand, qui s'y rendit.

Voici de larges extraits des différents discours du Saint-Père François aux JMJ de Rio, qui ont électrisé les jeunes du monde entier:

Cérémonie de bienvenue, 22 juillet



Le pape lors de la cérémonie de bienvenue

J'ai appris que pour avoir accès au peuple brésilien, il fallait entrer par la porte de son cœur immense; qu'il me soit donc permis aujourd'hui de frapper délicatement à cette porte. Je demande la permission d'entrer et de passer cette semaine avec vous. Je n'ai ni or ni argent, mais je vous apporte ce qui m'a été donné de plus précieux: Jésus Christ! Je viens en son Nom pour alimenter la flamme d'amour fraternel qui brûle dans chaque cœur; et je désire que mon salut vous rejoigne tous et chacun: La paix du Christ soit avec vous!...

La jeunesse est la fenêtre à travers laquelle l'avenir entre dans le monde, et elle nous propose donc

Le sanctuaire de Notre-Dame d'Aparecida

Tout a commencé en 1717: Domingos Garcia, Filipe Pedroso et João Alves, trois pêcheurs du village de Guaratinguetá, dans l'Etat de São Paulo, au Brésil, sont envoyés pêcher dans les eaux du fleuve Paraíba. Le poisson qu'ils devaient attraper aurait été le plat principal du banquet de la population en l'honneur du riche comte d'Assumar, don Pedro d'Almeida, gouverneur de la province de São Paulo et Minas Gerais, de passage dans le village.

Les hommes jetèrent les filets plusieurs fois, mais les tentatives furent infructueuses. Ils décidèrent alors de se déplacer six kilomètres plus loin dans une zone appelée Porto Itaguaçu. Le filet de João Alves, à un certain moment, devint plus lourd; l'homme comprit qu'il avait pris quelque chose et, satisfait, commença à tirer. Mais ce qui sortit ne fut pas un banc de poissons mais une statue ressemblant à Notre-Dame de la Conception. Il était toutefois difficile de distinguer son visage, car la statue était sans tête et recouverte de boue. La confirmation arriva peu après lorsque le pêcheur rejeta son filet et d'un seul coup récupéra aussi la tête de la Vierge. Les trois hommes comprirent alors qu'il s'agissait d'un signe et, confiants, plongèrent à nouveau leurs outils de pêche qui, cette fois-ci, se remplirent de poissons.



La basilique actuelle de Notre-Dame d'Aparecida, dont les travaux débutèrent en 1946, a été consacrée par Jean-Paul II en 1980. C'est la deuxième plus grande église au monde, après la Basilique Saint-Pierre à Rome; elle peut contenir 45 000 personnes. En 2010, plus de 10 millions de personnes s'y sont rendu, ce qui en fait le deuxième sanctuaire le plus visité au monde après Lourdes.



Pendant environ quinze ans la Vierge (une statue en terre cuite de 40 cm de haut) resta dans la maison de Felipe Pedroso, attirant l'attention des voisins qui se réunissaient chaque jour à ses pieds pour prier le chapelet. En 1733, Felipe Pedroso fit cadeau de sa précieuse statue à son fils, lequel fit construire à Itaguaçu une petite chapelle pour y mettre l'effigie de la Vierge. Très vite, le petit oratoire près du fleuve ne parvint plus à contenir les pèlerins qui venaient saluer la petite Vierge même des villages d'à côté. C'est alors que le vicaire de la paroisse de Guaratinguetá décida de commander la construction d'une chapelle plus grande, qui fut inaugurée le 26 juin 1745 sous le nom de «Notre-Dame d'Aparecida» (mot portugais qui signifie «celle qui est apparue»). Une deuxième basilique fut complétée en 1888, puis celle actuelle, en 1980. C'est le pape Pie XI, le 16 juin 1930, qui proclama Notre-Dame d'Aparecida patronne du Brésil.

de grands défis. Notre génération se révélera à la hauteur de la promesse qui est en chaque jeune quand elle saura lui offrir un espace et lui assurer les conditions matérielles et spirituelles nécessaires à son épanouissement; quand elle saura lui donner de solides fondements sur lesquels il puisse construire sa vie et lui garantir la sécurité et l'éducation afin qu'il devienne ce qu'il peut être; quand elle saura lui transmettre des valeurs enracinées pour lesquelles il vaille la peine de vivre et lui assurer un horizon transcendant pour apaiser sa soif de bonheur authentique et sa créativité dans le bien; et quand elle saura lui confier en héritage un monde qui corresponde à la mesure de la vie humaine et réveiller en lui les meilleures potentialités pour être protagoniste de son lendemain et coresponsable du destin de tous.

Messe au sanctuaire de Notre-Dame d'Aparecida, 24 juillet

Quand elle cherche le Christ, l'Eglise frappe toujours à la porte de la maison de sa Mère et demande: «Montre-nous Jésus». C'est d'elle que nous apprenons à être de vrais disciples. C'est pourquoi l'Eglise va en mission en marchant toujours dans le sillon de Marie.

Aujourd'hui, le regard tourné vers les Journées mondiales de la Jeunesse qui m'ont conduit au Brésil, je viens moi aussi frapper à la porte de la maison de Marie – qui a aimé et éduqué Jésus – afin qu'elle nous aide tous, pasteurs du Peuple de Dieu, parents et éducateurs, à transmettre à nos jeunes les valeurs qui les rendront artisans d'une Nation et d'un monde plus justes, plus solidaires et plus fraternels



En quittant la basilique à la fin de la messe, le Pape transporte avec lui une réplique de la statue de Notre-Dame d'Aparecida qui lui a été offerte.

Visite à la favela de Varginha, 25 juillet

Je voudrais faire appel à celui qui possède plus de ressources, aux autorités publiques et à tous les hommes de bonne volonté engagés pour la justice sociale: ne vous laissez pas de travailler pour un monde plus juste et plus solidaire! Personne ne peut rester insensible aux inégalités qu'il y a encore dans le monde! Que chacun, selon ses possibilités et ses responsabilités, sache offrir sa contribution pour mettre fin à beaucoup d'injustices sociales. Ce n'est pas, ce n'est pas la culture de l'égoïsme, de l'individualisme qui souvent régit notre société, celle qui construit et mène vers un monde plus habitable; ce n'est pas celle-là, mais la culture de la solidarité; la culture de la solidarité c'est voir dans l'autre non un concurrent ou un numéro, mais un frère. Et nous sommes tous frères!...

La mesure de la grandeur d'une société est donnée par la façon dont elle traite celui qui est le plus nécessiteux, qui n'a rien d'autre que sa pauvreté!

Rencontre avec les jeunes argentins à la cathédrale de Rio, 25 juillet

Je pense qu'aujourd'hui, notre civilisation mondiale a dépassé les bornes... elle a dépassé les bornes! Parce qu'il est là le culte rendu au dieu argent, que nous sommes en présence d'une philosophie et d'une praxis d'exclusion des deux pôles de la vie qui sont... les personnes âgées et les jeunes.

La foi en Jésus n'est pas une plaisanterie, c'est une chose très sérieuse. C'est un scandale que Dieu soit venu se faire l'un de nous. C'est un scandale qu'il soit mort sur une croix. C'est un scandale: le scandale de la Croix. La Croix continue à faire scandale. Mais c'est l'unique chemin sûr: celui de la Croix, celui de Jésus, celui de l'Incarnation de Jésus.

S'il vous plaît, ne diluez pas la foi en Jésus-Christ! Il y a du jus d'orange dilué, du jus de pomme dilué, du jus de banane dilué, mais s'il vous plaît ne prenez pas du jus de foi dilué! La foi est entière, elle ne se dilue pas! C'est la foi en Jésus. C'est la foi dans le Fils de Dieu fait homme, qui m'a aimé et qui est mort pour moi.

Que devons-nous faire, Père? Regarde, lis les Béatitudes qui te feront du bien. Si tu veux savoir ce que tu dois faire concrètement, lis Matthieu chapitre 25, qui est le registre par lequel nous serons jugés. Avec ces deux choses vous avez le Plan d'action: les Béatitudes et Matthieu 25. Vous n'avez pas besoin de lire autre chose.

Chemin de croix avec les jeunes, 26 juillet

Le premier nom donné au Brésil a été justement celui de «Terre de la Sainte Croix». La Croix du Christ a été plantée non seulement sur la plage, il y a plus de cinq siècles, mais aussi dans l'histoire, dans le cœur et dans la vie du peuple brésilien et en de nombreux autres peuples. Nous sentons le Christ souffrant proche de nous, un de nous qui partage à fond notre marche. Il n'y a pas de croix, aussi petite ou grande qu'elle soit, de notre vie que le Seigneur ne partage pas avec nous.

Mais la Croix du Christ invite aussi à nous laisser contaminer par cet amour, elle nous enseigne alors à regarder toujours l'autre avec miséricorde et amour, surtout la personne qui souffre, qui a besoin d'aide, qui attend une parole, un geste, la Croix nous invite à sortir de nous-mêmes pour aller à leur rencontre et leur tendre la main. Nous avons vu de nombreux visages dans le Chemin de la Croix, de nombreux visages ont accompagné Jésus dans sa marche vers le Calvaire: Pilate, le Cyrénéen, Marie, les femmes...

Moi, aujourd'hui, je te demande: toi, comme lequel d'entre eux veux-tu être? Veux-tu être Pilate qui n'a pas le courage d'aller à contre-courant pour sauver la vie de Jésus; il s'en lave les mains. Dis-moi: es-tu un de ceux qui se lavent les mains, es-tu celui qui joue l'innocent et regarde de l'autre côté? Ou es-tu comme le Cyrénéen, qui aide Jésus à porter ce bois pesant, comme Marie et les femmes, qui n'ont pas peur d'accompagner Jésus jusqu'au bout, avec amour, avec tendresse. Et toi, comme lequel d'entre eux veux-tu être? Comme Pilate, comme le Cyrénéen, comme Marie? Jésus te regarde en ce moment et te dit: veux-tu m'aider à porter la Croix? Frères et sœurs: toi, avec toute ta force de jeune, qu'est-ce que tu lui réponds?

Chers jeunes, sur la Croix du Christ déposons nos joies, nos souffrances, nos succès; nous y trouverons un Cœur ouvert qui nous comprend, nous pardonne, nous aime et nous demande de porter ce même amour



A la fin de la rencontre avec les jeunes argentins, le Pape François salue ceux qui n'ont pu entrer dans la cathédrale avec un drapeau de l'Argentine.

Messe de clôture, 28 juillet

«Allez, et de toutes les nations faites des disciples». Par ces mots, Jésus s'adresse à chacun de vous en disant: «cela a été beau de participer aux Journées mondiales de la Jeunesse, de vivre la foi avec des jeunes provenant des quatre coins du monde, mais maintenant tu dois aller et transmettre cette expérience aux autres». Jésus t'appelle à être disciple en mission! Aujourd'hui, à la lumière de la Parole de Dieu que nous avons entendue, que nous dit

le Seigneur? Que nous dit le Seigneur? Trois paroles: Allez, sans peur, pour servir.

Cependant attention! Jésus n'a pas dit: si vous voulez, si vous avez le temps, allez, mais il a dit: «Allez, et de toutes les nations faites des disciples». Partager l'expérience de la foi, témoigner la foi, annoncer l'Évangile est le mandat que le Seigneur confie à toute l'Église, et aussi à toi. Mais c'est un commandement, qui ne vient pas d'un désir de domination, d'un désir de pouvoir, mais de la force de l'amour, du fait que Jésus en premier est venu parmi nous et ne nous a pas donné quelque chose de lui, mais il nous a donné lui-même tout entier; il a donné sa vie pour nous sauver et nous montrer l'amour et la miséricorde de Dieu. Jésus ne nous traite pas en esclaves, mais en personnes libres, en amis, en frères; et non seulement il nous envoie, mais il nous accompagne, il est toujours à nos côtés dans cette mission d'amour.

Où nous envoie Jésus? Il n'y a pas de frontières, il n'y a pas de limites: il nous envoie à tous. L'Évangile est pour tous et non pour quelques-uns. Il n'est pas seulement pour ceux qui semblent plus proches, plus réceptifs, plus accueillants. Il est pour tous. N'ayez pas peur d'aller, et de porter le Christ en tout milieu, jusqu'aux périphéries existentielles, également à celui qui semble plus loin, plus indifférent. Le Seigneur est à la recherche de tous, il veut que tous sentent la chaleur de sa miséricorde et de son amour.

Changement d'adresse

Veillez nous faire parvenir votre nouvelle adresse lorsque vous déménagez. Les bureaux de poste ne nous donnent pas les nouvelles adresses. Nous devons acquitter des frais d'un dollar pour chaque adresse qui nous est retournée. Envoyez donc votre nouvelle adresse au bureau de Vers Demain.

La bienheureuse Hildegarde Burjan

Fondatrice des sœurs de la Charité sociale

«Il est possible de devenir des saints en politique»

par Dom Antoine-Marie, o.s.b.

Un soir, une petite fille aperçoit, de la fenêtre de sa chambre, des femmes habillées de blanc qui vont et viennent dans un jardin tout en chantant des psaumes. Elle demande à sa mère ce qu'elles font: «Ce sont des Religieuses, elles prient. – Qu'est-ce que c'est, une Religieuse? Et qui est-ce qu'elles prient?», insiste la fillette. «Elles prient leur Dieu. – Où est Dieu? Pourquoi prient-elles au lieu d'aller dormir?» La mère, agnostique, ne sait plus que répondre. «Comme cela doit être bon de pouvoir prier Dieu...», soupire la fillette qui ajoute en murmurant: «Mon Dieu, je voudrais aussi prier!» Hildegarde vient de faire son premier pas dans un long chemin en quête de la vérité.

Hildegarde Lea Freund est née le 30 janvier 1883 à Görlitz, en Saxe (aujourd'hui sur la frontière germano-polonaise), dans une famille juive non pratiquante. En 1895, la famille Freund s'installe à Berlin où Hildegarde fera ses études secondaires. Elle manifeste de grands dons intellectuels et un profond désir de rectitude morale; elle veut devenir une «personne éthique», ce qui, pour elle, signifie-une femme de conviction et de principes. Elle ne se soucie pas de ce qui passionne les adolescentes: habillement, loisirs, vie mondaine... En revanche, elle s'intéresse à la philosophie, à l'art et à la culture; son regard, néanmoins, ne voit rien au-delà de la vie présente. Après avoir lu Schopenhauer, pour qui la croyance en un absolu transcendant et la recherche d'un bonheur sans fin ne sont qu'illusion et néant, elle écrira un poème au refrain désabusé: «Elles passent les joies et les douleurs; il passe, le monde: il n'y a rien!»

Déjà, peu avant la naissance de Jésus-Christ, le livre de la Sagesse mettait sur les lèvres des incrédules ces paroles: «Le hasard nous a amenés à l'existence, et, après cette vie, nous serons comme si nous n'avions jamais été» (Sg 2, 2). Après sa conversion, Hildegarde confiera, à propos d'une personne qui s'est suicidée: «Pourquoi donc devrait-on se battre avec ce monde, si l'on ne croit pas à l'au-delà? Je suis sûre que moi aussi, je me donnerais la mort, si je n'étais pas croyante. Je ne comprends pas comment des hommes peuvent vivre sans croire en Dieu.» Le Pape Benoît XVI constatait, lui

aussi, dans l'encyclique *Caritas in veritate* (2009): «Sans Dieu, l'homme ne sait où aller et ne parvient même pas à comprendre qui il est.»

En 1899, la famille Freund s'installe à Zurich, en Suisse. Après avoir passé son baccalauréat en 1903, Hildegarde s'inscrit à l'université, privilège rare pour les jeunes filles à cette époque. Elle y étudie la littérature allemande et la philosophie, sous la direction de deux professeurs protestants, Saitschik et Förster; ceux-ci

enseignent un système, la «philosophie de la vie», qui, à l'encontre du rationalisme ambiant, affirme que l'homme est capable de connaître Dieu. Saitschik insiste sur la pureté de cœur et la droiture de l'âme qui sont requises pour cette connaissance. Hildegarde, touchée mais pas convaincue, répète sans cesse, dans les larmes et la supplication, la «prière de l'incroyant»: «Mon Dieu, si vous existez, faites que je vous trouve!» Mais pour le moment, elle ne reçoit aucune réponse.

Le sens profond de la vie

En 1907, Hildegarde retourne à Berlin pour étudier l'économie et la politique sociale. Elle y rencontre Alexander Burjan, un ingénieur juif hongrois jusqu'alors agnostique qui, comme elle, cherche le sens profond de la vie; ils se marient dans l'année. En octobre 1908, une crise de colique néphrétique contraint la jeune femme à se faire hos-

pitaliser à l'hôpital catholique Sainte-Hedwige de Berlin. Son état de santé s'aggrave au point qu'elle doit subir plusieurs interventions chirurgicales. Durant la Semaine Sainte de 1909, elle est à l'article de la mort et les médecins perdent tout espoir de la sauver. Contre toute attente, le lundi de Pâques, sa santé s'améliore nettement. Après sept mois d'hospitalisation, elle peut revenir chez elle; mais elle souffrira, sa vie durant, des suites de cette maladie du système rénal.

Au cours de son long séjour à l'hôpital, Hildegarde a admiré le dévouement et la charité des religieuses hospitalières «borroméennes» (membres d'un Ordre fondé par saint Charles Borromée, archevêque de Milan, mort en 1584). Elle remarque: «Seule l'Église catholique peut réaliser ce miracle de remplir une communauté entière d'un tel esprit... L'homme laissé à ses seules forces naturelles ne peut pas faire ce que font ces Sœurs; en les voyant, j'ai fait l'expérience de la puissance de la grâce.»



Hildegarde en 1905: «Mon Dieu, si vous existez, faites que je vous trouve!»

C'est à la suite de cette révélation de la «vérité inébranlable» de l'Église à travers la sainteté de ses membres qu'Hildegarde se convertit. Après un temps de catéchuménat, elle reçoit le Baptême le 11 août 1909. Cet acte décisif est l'aboutissement d'un long parcours spirituel; après avoir longtemps pensé que les hommes pouvaient, à force d'intelligence et de volonté, réaliser par eux-mêmes le progrès moral, elle écrit maintenant: «Ce n'est pas à partir de la seule sagesse humaine que nous pouvons faire le bien, mais uniquement grâce à l'union avec le Christ; en Lui nous pouvons tout, sans Lui nous sommes dans l'indigence complète.»

«L'homme ne se développe pas seulement par ses propres forces, écrivait le Pape Benoît XVI dans *Caritas in veritate*... Tout au long de l'histoire, on a souvent pensé que la création d'institutions suffisait à garantir à l'humanité la satisfaction du droit au développement. Malheureusement, on a placé une confiance excessive dans de telles institutions, comme si elles pouvaient atteindre automatiquement le but recherché. En réalité, les institutions ne suffisent pas à elles seules, car le développement intégral de l'homme est d'abord une vocation... Un tel développement demande, en outre, une vision transcendante de la personne; il a besoin de Dieu: sans Lui, le développement est nié ou confié aux seules mains de l'homme, qui s'expose à la présomption de se sauver par lui-même et finit par promouvoir un développement déshumanisé. D'autre part, seule la rencontre de Dieu permet de ne pas voir dans l'autre que l'autre, mais de reconnaître en lui l'image de Dieu, parvenant ainsi à découvrir vraiment l'autre et à développer un amour qui devienne soin de l'autre pour l'autre» (n. 11).

«L'enfant doit vivre!»

Le Baptême signifie pour Hildegarde le début d'une vie nouvelle. Rayonnante, elle confie son bonheur à ses proches. Dès août 1910, elle a la joie de voir son mari Alexander baptisé à son tour. Peu après, enceinte, Hildegarde se prépare à un accouchement difficile. Les médecins lui conseillent d'avorter en raison du grave risque qu'elle court. Mais elle refuse énergiquement: «Ce serait un meurtre! Si je meurs, je serai alors victime de mon «métier» de mère, mais l'enfant doit vivre.» L'accouchement se passe bien et une petite Lisa vient au monde; ce sera l'unique enfant de la famille Burjan, dont la vie se déroule désormais à Vienne, où Alexander deviendra directeur d'une société de matériel téléphonique.

Hildegarde est certaine que sa vie, providentiellement préservée, doit être entièrement consacrée à Dieu et aux hommes. Annoncer aux pauvres, par l'action sociale, l'amour de Dieu à leur égard, voila sa vocation. Elle découvre bientôt la terrible réalité de la condition ouvrière. La population pauvre, installée récemment dans la capitale autrichienne, vit entassée dans des logements insalubres. Hommes, femmes et enfants travaillent en usine de douze à quinze heures

par jour pour un salaire de misère. Dans ce milieu, les femmes se trouvent exposées à la tentation de se prostituer et d'abandonner leurs enfants. Pour y remédier, l'Église va créer des associations de femmes catholiques qui lutteront non seulement pour la préservation de la moralité des ouvrières, mais aussi pour la défense de leurs droits face à des employeurs sans scrupules. Hildegarde s'engage à fond dans cette tâche, forte de sa connaissance approfondie des questions sociales, acquise à l'université. Elle prend en particulier la défense des ouvrières qui accomplissent à domicile des travaux payés à la discrétion de l'employeur, sans la moindre protection sociale.



Hildegarde et son mari Alexander Burjan

En septembre 1912, Hildegarde prend la parole lors du rassemblement annuel des Ligues catholiques féminines à Vienne: «Regardons si nous ne serions pas complices de la misère du peuple. N'achetons que chez les commerçants consciencieux, ne faisons pas tant baisser les prix, exigeons de temps en temps des fabricants qu'ils nous rendent des comptes quant à l'origine des produits! Il arrive trop souvent que la femme aisée pousse les commerçants à livrer dans des conditions irréalistes et cela se fait toujours au détriment des pauvres ouvrières à domicile.» Presque seule au début pour prendre la défense de ces «sans-voix», elle recrute des collaboratrices bénévoles issues des classes aisées.

Des petits esclaves

La même année, Hildegarde fonde «l'Association des ouvrières chrétiennes à domicile», qui offre à ses membres une rémunération avantageuse, une protection sociale, une assistance juridique, la possibilité d'étudier. Au prix de gros efforts et de fréquentes humiliations, elle s'efforce de gagner le concours de personnes réticentes, voire hostiles. Elle pense que les femmes ont le droit d'exercer une profession, y compris intellectuelle, dans la mesure où ce travail ne nuit pas à leur fonction naturelle d'épouse et de mère; mais ce droit ne doit pas être prétexte à une exploitation de leur faiblesse. Elle s'occupe également des enfants ►



«Dieu nous donne la faculté de penser afin que nous prenions conscience de la misère actuelle, de ses causes, des moyens de la soulager. Il ne nous met pas ensemble par hasard d'après nos comportements extérieurs, il ne parle pas par hasard à nos coeurs, il ne nous met pas sur ce chemin d'action par hasard.» — Hildegard Burjan

► contraints à gagner leur vie – un tiers des enfants viennois est dans cette situation: à l'encontre de la loi, des enfants de six ans sont employés 14 heures par jour, en usine ou à domicile. Une effrayante mortalité atteint ces petits esclaves; les rescapés eux-mêmes restent mentalement atteints.

Bouleversée par ce scandale, Hildegard dénonce dans une brochure l'exploitation des enfants, en s'inspirant de l'enseignement du Pape Léon XIII dans l'encyclique *Rerum novarum* (1891). La charité envers les pauvres ne doit pas se borner à soulager les souffrances isolées, sans chercher à remédier aux injustices qui les provoquent. Chacun doit assumer ses responsabilités, inclusivement sur le plan politique, pour supprimer à la racine les structures de péché et établir la justice sociale. Pendant la Première Guerre mondiale, Hildegard prend la défense des femmes qui remplacent à l'usine les hommes mobilisés. Son but: l'application au profit des ouvrières du principe «à travail égal, salaire égal». En novembre 1918, la défaite des empires centraux (Allemagne et Autriche-Hongrie) entraîne une insurrection à Vienne et la proclamation de la république. Proposée comme candidate aux élections législatives, Hildegard Burjan devient la seule femme député du parti social-chrétien. Au Parlement, elle promeut des réformes sociales, non dans un esprit révolutionnaire, mais dans la fidélité à la doctrine sociale de l'Église; elle propose des lois en faveur des droits des ouvrières et de la protection de l'enfance. À son instigation, les partis s'accordent pour adopter une loi offrant une protection sociale aux aides ménagères.

La conscience du Parlement

Hildegard avait dit: «Un intérêt pour la politique fait partie du christianisme pratique.» Soixante-dix ans plus tard, le bienheureux Jean-Paul II affirmera: **«Les fidèles laïcs ne peuvent absolument pas renoncer à la participation à la "politique", à savoir l'action multiforme, économique, sociale, législative, administrative, culturelle, qui a pour but de promouvoir, organiquement et par les institutions, le bien commun»** (Exhortation post-synodale *Christifideles laici*, 30 décembre 1988, n. 42).

Pendant les deux années de son mandat, Hildegard gagne l'estime de tous au Parlement. Le chancelier

Ignace Seipel dira n'avoir jamais rencontré une personne plus enthousiaste dans son action politique ni plus avisée dans ses intuitions. Le cardinal Piffl, archevêque de Vienne, voit en elle «la conscience du Parlement». Invitée à se présenter pour les élections de 1920 et pressentie pour le poste de ministre des Affaires sociales, elle décline ces offres à cause de sa faible santé mais surtout pour se consacrer à l'organisation de la *Caritas Socialis* (Charité sociale), une œuvre dont l'objet et le nom lui ont été inspirés par l'exclamation de saint Paul (2 Co 5, 14): *Caritas Christi urget nos*, la charité du Christ nous presse!

Hildegard a compris que, pour atteindre son but et être vraiment efficace, une action sociale réclame de la part des personnes qui s'engagent qu'elles soient totalement motivées par l'idéal évangélique: d'où son idée de fonder une communauté de femmes consacrées à Dieu pour promouvoir la justice sociale au cœur des cités ouvrières devenues étrangères au christianisme. Animées par la divine charité, ces personnes vivront selon les «conseils évangéliques» (pauvreté, chasteté et obéissance), sous un habit religieux simple et discret, à proximité des ouvriers. Hildegard formule ainsi l'intuition fondatrice de la *Caritas Socialis*: L'Église catholique a, au cours des siècles, fait éclore les fleurs les plus variées.

Devant chaque détresse qui se présentait, elle envoyait des hommes remplis par l'Esprit-Saint pour y porter remède... Peut-être, à son tour, notre Caritas pourra-t-elle, au milieu du paganisme moderne, apparaître comme une branche discrète sur le tronc de l'Église.» Le projet est approuvé par le cardinal Piffl et béni par le Pape Benoît XV.

Le 4 octobre 1919, les dix premières Soeurs de la «Société apostolique des Soeurs de la *Caritas Socialis*» prononcent leur engagement devant Dieu au cours d'une Messe, à Vienne. À côté d'elles travaillent des associées laïques. L'ambition de la Caritas est de se dévouer à des oeuvres nouvelles de charité: procurer un toit aux femmes sans logis, secourir les jeunes filles pauvres en danger, accueillir les mères célibataires pour leur éviter la tentation d'avorter (un «Foyer pour la mère et l'enfant» est ouvert à Vienne en 1924), arracher au vice les prostituées en les réhabilitant, soi-

gner les femmes atteintes de maladies vénériennes, etc. Cet apostolat scandalise certains catholiques, qui y voient un encouragement ou du moins une excuse à l'immoralité. En réalité, comme l'écrit Hildegard, «il ne s'agit pas seulement de soulager la misère matérielle, mais bien d'éveiller une vie nouvelle dans le Christ». Ces femmes dites «perdues» ou menacées sont appelées à la conversion et à mener désormais une vie chrétienne. La *Caritas* leur en donnera le moyen.

À la tête des Soeurs

Femme mariée et mère de famille, Hildegard Burjan exerce en tant que fondatrice la fonction de supérieure des Soeurs, anomalie qui soulève les critiques de certains fidèles. Le cardinal Piffl leur répond: «Posséder Madame Burjan dans mon diocèse est une grâce dont je serai comptable devant Dieu. C'est ma sainte conviction qu'elle doit rester à la tête des Soeurs jusqu'à son dernier souffle.» Surchargée, harassée par le travail, la fondatrice a l'habitude de dire: «Je me reposerai et je dormirai seulement quand je serai sous terre.»

Elle consacre beaucoup de temps à accueillir et conseiller les Soeurs; elle leur témoigne les égards dus à des femmes consacrées à Dieu dans le célibat. Modestie, discrétion dans les paroles, mais aussi charité et chaleur humaine sont les qualités qu'elle montre dans cette direction spirituelle. Reprendre une Soeur pour

une faute lui coûte beaucoup, mais elle parle ouvertement quand c'est son devoir; elle le fait alors de manière si aimable et constructive qu'on la quitte gagné et en paix. Cette tâche si prenante n'empêche pas Hildegard de rester une épouse très aimante et une mère de famille disponible. Quelque temps avant sa mort, elle dira à son mari: «J'ai été très heureuse avec toi. Je te remercie pour toutes ces belles années que nous avons passées ensemble, pour ta compréhension et ton aide dans mon travail.»

La prière est pour Hildegard une nécessité fondamentale; sans Dieu, rien d'utile ne peut se faire (cf. Jn 15, 5). Elle prie surtout la nuit, faute d'en avoir le temps pendant la journée; pour cela, elle prend sur son temps de sommeil. Diabétique, Hildegard devra chaque jour pendant quinze ans se faire des injections d'insuline. Elle supporte avec patience toutes les souffrances de la maladie: douleurs des reins et de l'intestin, épuisement, faim causée par la diète sévère qui lui est prescrite, et surtout une soif ardente. Tous les jours, elle assiste à la Messe et y communie. Selon la discipline en vigueur à l'époque, pour communier il faut être à jeun sans avoir rien mangé ni bu depuis minuit. Chaque matin, elle attend que son mari ait pris son petit déjeuner et soit parti au bureau; elle va alors à la Messe et ne boit qu'au retour. Jamais elle ne demandera une dispense du jeûne eucharistique. Parlant d'expérience, ►

Les trois passoires de Socrate



Socrate avait, dans la Grèce antique, une haute réputation de sagesse. Quelqu'un vint un jour trouver le grand philosophe et lui dit: «Sais-tu ce que je viens d'apprendre sur ton ami?»

«Un instant, répondit Socrate. Avant que tu ne me racontes tout cela, j'aimerais te faire passer un test rapide. Ce que tu as à me dire, l'as-tu fait passer par les trois passoires?»

«Les trois passoires? Que veux-tu dire?»

«Avant de raconter toutes sortes de choses sur les autres, reprit Socrate, il est bon de prendre le temps de filtrer ce que l'on aimerait dire. C'est ce que j'appelle le test des trois passoires. La première passoire est celle de la **vérité**. As-tu vérifié si ce

que tu veux me raconter est **vrai**?»

«Non, pas vraiment, je n'ai pas vu la chose moi-même, je l'ai seulement entendu dire.»

«Très bien! Tu ne sais donc pas si c'est la vérité. Voyons maintenant, essayons de filtrer autrement, en utilisant une deuxième passoire, celle de la **bonté**. Ce que tu veux m'apprendre sur mon ami, est-ce quelque chose de **bien**?»

«Donc, continue Socrate, tu veux me raconter de mauvaises choses sur lui et tu n'es pas sûr qu'elles soient vraies. Ce n'est pas très prometteur! Mais tu peux encore passer le test, car il reste une passoire: celle de l'**utilité**. Est-il **utile** que tu m'apprennes ce que mon ami aurait fait?»

«Utile? Non, pas vraiment, je ne crois pas que ce soit utile.»

«Alors, conclut Socrate, si ce que tu as à me raconter n'est **ni vrai, ni bien, ni utile**, pourquoi vouloir me le dire? Je ne veux rien savoir. De ton côté, tu ferais mieux d'oublier tout cela.»



► Hildegarde écrira à une de ses religieuses: «Croyez-moi, pour toute personne la vie est un combat; qu'il y fasse attention ou non, chacun avance lentement sur le chemin pierreux du calvaire. Remercions Dieu de nous donner la possibilité d'y monter et, par sa lumière, de nous faire reconnaître nos fautes.»

Lorsque cesse toute illusion

À la Pentecôte de 1933, une inflammation rénale très douloureuse se déclare. Malgré les pronostics médicaux rassurants, Hildegarde se prépare calmement à la mort qu'elle sent proche. Son médecin a porté sur ses derniers jours le témoignage suivant: «J'ai vu d'innombrables patients proches de la mort; mais les dernières heures d'Hildegarde Burjan demeurent dans ma mémoire comme un cas unique. Pleinement consciente d'être proche de sa fin, elle se souciait des siens et de ses œuvres. Pour elle-même, elle était sans crainte, tout abandonnée; elle considérait avec joie la mort comme une délivrance de l'existence terrestre, et manifestait une confiance totale d'entrer dans la vie éternelle.»

De son côté, Hildegarde confie: «Ma mort est un calme Deo gratias! Il y a vingt-cinq ans, Dieu, au moment de cette maladie, m'a attirée à Lui et choisie, Il m'a portée dans ses bras comme un enfant, et maintenant, me délivre de cette maladie pour me conduire à Lui. Je réfléchis souvent à ce qui pourrait m'être un sujet de crainte, au moment de paraître devant Dieu... Certes, j'ai fait beaucoup de choses mauvaises dans ma vie, mais je sais que je n'ai jamais cherché autre chose que sa Volonté. Et c'est pour cela que je ne vois rien que je doive craindre.» Elle témoigne aussi de sa foi sereine: «Parfois, au cours de ma vie, m'est venue la pensée de ce que serait l'heure de ma mort, ce moment où cesse

toute illusion. Je me demandais si alors tout n'allait pas s'effondrer, m'apparaître comme une chimère... Eh bien maintenant, je vois que tout est vrai, que tout cela est Vérité.» Le 11 juin 1933, fête de la Sainte Trinité, elle murmure: «Comme cela va être beau d'aller se reposer en Dieu!» Puis, embrassant son crucifix, elle dit, d'une voix lente et claire: «Cher Sauveur, rends tous les hommes aimables, afin que tu puisses les aimer. Enrichis-les de toi seul!» Peu après, elle expire.

À la mort d'Hildegarde, la Caritas Socialis comptait 150 membres et 35 établissements en Autriche et à l'étranger. Érigée en 1960 comme institut religieux de droit pontifical, cette «Communauté de vie apostolique» comprend aujourd'hui 900 soeurs et collaboratrices séculières qui exercent divers apostolats, particulièrement en faveur des mères enceintes en difficulté (foyers d'accueil) et des personnes âgées atteintes de maladies graves (syndrome d'Alzheimer). A la suite d'un décret du Pape Benoît XVI, Hildegarde Burjan a été proclamée bienheureuse le 29 janvier 2012, à Vienne. Dans la formule de leur engagement, composée par la bienheureuse, les Soeurs de la Caritas disent à Dieu: «Je te remercie de tout mon coeur de m'avoir jugée digne d'être un instrument de ton amour.»

Demandons à Jésus-Christ, envoyé dans le monde par son Père pour y allumer le feu de l'Amour (cf. Lc 19, 42), de faire de nous aussi des instruments de son Amour rédempteur.

Dom Antoine Marie

Reproduit avec la permission de l'Abbaye Saint Joseph de Clairval, en France, qui publie chaque mois une lettre spirituelle sur la vie d'un saint. Adresse postale: Abbaye Saint-Joseph de Clairval, 21150 Flavigny sur Ozerain, France. Site internet: www.clairval.com.

«Rompre le cycle de la pauvreté»



Le cardinal Maradiaga avec notre pèlerine Maria Fretres du Paraguay au JMJ de Rio en juillet 2013

Le cardinal Óscar Andrés Rodríguez Maradiaga, Président de Caritas International, écrivait en juillet 2013 dans le rapport annuel 2012 de l'organisme: «Nous vivons dans un monde où chaque heure, environ 300 enfants meurent de malnutrition et où presque un milliard de personnes n'ont pas accès à l'eau potable. En même temps, il y a actuellement plus de 1 200 milliardaires dans le monde, le plus grand nombre jamais enregistré.

Nous sommes scandalisés que des millions de frères et soeurs vivent dans une pauvreté extrême dans un monde de riches. Mais nous sommes aussi remplis d'espoir parce que nous sommes la première génération à avoir en main les outils pour changer ce système qui les fait rester pauvres... Fournir une aide n'est pas suffisant. Nous devons rompre le cycle de la pauvreté...

Notre plus grand défi n'est pas la pauvreté ou la crise économique, mais la croissance de la laïcité dans beaucoup de régions du monde, en particulier les plus riches. Quand l'homme ne croit pas en Dieu, l'individualisme prend le pas sur la communauté et nous perdons de vue nos principes éthiques. C'est seulement en vivant au travers de la vérité de la parole de Dieu que nous pouvons venir à bout de la pauvreté spirituelle de notre époque et construire un monde fraternel meilleur dans lequel nous pourrions vivre unis en tant que frères et soeurs, dans la paix.

Importance d'un dividende social en ce siècle de progrès

Colloque international à Montauban en France

Maître Christine Mengès-Le Pape (photo) enseigne à la Faculté de Droit et Science politique de l'Université Toulouse 1 Capitole, en France. Elle a connu le Crédit Social par la circulaire de Vers Demain, *L'Île des Naufragés*.



Du 18 au 20 juin 2013, à Montauban, Maître Mengès-Le Pape a organisé un colloque international intitulé «La dette, les religions, le droit?» dont l'un des volets concernait la dette des pays. Marcel Lefebvre, un des directeurs de Vers Demain, a été invité à y assister. Mgr Samuel Kleda, archevêque de Douala au Cameroun, qui a participé à une semaine d'étude à Rougemont, a été président d'une partie de ce colloque. M. Claude Sumata, professeur à l'Université catholique du Congo, qui a participé à notre semaine d'étude de mai 2013, à Rougemont, a témoigné lui aussi du Crédit Social. 150 personnes, dont d'éminents personnages, étaient présentes à ces assises.

Les principes de la justice distributive

Maître Mengès-Le Pape a compris l'importance d'un dividende social en ce siècle de progrès. Dans ses affirmations, elle s'appuie sur des encycliques papales:

«Le Pape Léon XIII, a-t-elle dit, n'hésitait pas à parler de justice distributive. Après l'encyclique *Rerum Novarum*, nous avons *Quadragesimo Anno* de Pie XI. On y retrouve les principes de cette justice distributive. Il est important d'attribuer à chacun ce qui lui revient et de ramener aux exigences de la vie sociale la distribution des ressources de ce monde pour lutter contre l'opposition d'une poignée de riches et d'une multitude d'indigents».

Maître Mengès-Le Pape a cité une phrase de Louis Even qu'il a prononcée en 1946 en établissant un parallèle avec la Grèce et l'Espagne qui vivent cette situation:

«Un enfant vient de naître et il est déjà débiteur de la dette. Il grandira dans la dette. Il travaillera s'il en a la chance pour payer les dettes accumulées, tout en grignotant quelques miettes qui soutiennent son pouvoir de garder le gain et l'empêche de se révolter jusqu'à ce qu'il meurt dans la dette. Et il laissera la dette à ses enfants».

Maître Mengès-Le Pape attire l'attention sur l'encyclique de Pie XI dans lequel «on retrouve exactement cette force de termes»:

«Ce pouvoir est surtout considérable chez ceux qui sont devenus les maîtres du crédit et le dispen-

sent selon leur bon plaisir.... Par là ils tiennent entre leurs mains la vie des citoyens, si bien que sans leur consentement nul ne peut plus respirer.»

Les gouvernements devenus des valets

Maître Mengès-Le Pape souligne les injustices des systèmes économiques:

«Cette manière des gouvernements de laisser faire l'argent par endettement établit une véritable dictature sur les gouvernements et les particuliers. Ici c'est une forte accusation qui est faite et qui montre les impasses d'un système, les injustices des systèmes économiques, monétaires, traditionnels.

«A la fin de la grande guerre mondiale, les crédistes ont démontré ce que la guerre a amplifié, c'est-à-dire que les gouvernements souverains sont devenus de simples signataires de dettes envers un petit groupe de profiteurs. Ils sont devenus une sorte de valets et c'est ce que le Premier Ministre de l'Irlande a constaté récemment. Il s'est considéré comme un valet qui a perdu la souveraineté de son pays.

«Louis Even explique que le banquier met l'argent au monde à la condition qu'il fasse des petits: "L'intérêt sur l'argent à la naissance, dit-il, est à la fois illégitime et absurde". C'est donc un vice technique autant qu'un vice social.

«A côté de cet héritage de dette, il y a l'héritage commun, le vaste héritage des découvertes, du savoir, de la culture, de l'art, de l'éducation, des aspirations, des idéaux transmis qui se sont développés de génération en génération.

«Il s'agit d'offrir à l'homme une double possibilité simple de pouvoir vivre et ensuite de participer à la vie sociale, d'être véritablement un homme. Cette double volonté se trouve dans les encycliques.

«Chez les "distributistes" (ceux qui réclament la distribution des richesses), il y a un dû à l'homme parce qu'il est homme. La dette empêche la survie. Il y a des enfants qui ont faim.

«Ce dû social de la vie doit être accompagné de l'éducation, de la culture. Il importe que cette éducation, cette culture, soit distribuée avec intelligence, afin que personne n'ait à souffrir d'injustice.

«Des conseils sont donnés aux gouvernants. Nous pouvons les résumer à deux conseils: que chaque pays reprenne sa souveraineté; le conseil est aussi donné aux individus: reprendre leur liberté.

«Autre recommandation: c'est d'émettre un argent non plus comme une dette envers les banquiers mais de l'argent libre de dettes. Et enfin de donner un dividende ...

► Là nous sommes appelés à parler de la réception de ce nouveau modèle qui est prévu pour une sortie de crise et est regardé comme une troisième voie. Avec la récession, la pensée diffusée par ce nouveau modèle vu par Louis Even, Douglas, et d'autres, est revenue en force.

Fondé sur la Doctrine catholique, le «distributisme» contient une doctrine de l'abondance. C'est d'abord la reconnaissance que chacun est cohéritier des fruits du travail des générations précédentes. Il s'agit ici de la théorie de l'abondance qui n'est pas très connue. C'est une théorie d'abondance abondante par opposition à quelques idées actuelles fondées sur une économie de rareté.

Et on s'éloigne ici d'une théorie d'une abondance frugale, d'une pauvreté heureuse, d'une misère heureuse, d'une croissance se décroissant qui est très à la mode et même proposée par le Fonds Monétaire International. Il y a dans cette proposition une chose très étonnante, c'est celle de mélanger les propositions. On combat l'abondance.» — **Maître Christine Mengès-Le Pape**

Mgr Kleda qui présidait à ce moment-là, a conclu qu'il faudrait s'orienter vers la troisième voie proposée par Douglas et Louis Even. **«Cette troisième voie, a-t-il dit, n'est nullement du communisme».**

Conférence de M. Marcel Lefebvre

Après l'exposé de Maître Christine, Mgr Kleda a présenté M. Marcel Lefebvre, un directeur de l'Institut Louis Even du Canada. Après avoir parlé de la fondation de l'Oeuvre de Vers Demain, M. Lefebvre a parlé de l'endettement des pays:

«Un néfaste système»

En 1967, dans *Populorum Progressio*, le pape Paul VI parlait d'un néfaste système qui accompagne le capitalisme. Le capitalisme en somme n'est pas à

rejeter du revers de la main. Ce n'est pas parce que les gens possèdent une maison, une entreprise, que le problème se crée. Mais le système financier qui accompagne le système de production capitaliste est la cause de ce grave problème.

Malgré les activités des peuples qui créent l'abondance, on voit souvent cet instrument qui devrait faciliter les échanges, tellement rare, que les richesses s'accumulent et à un moment donné on doit les détruire. Sur notre planète, on jette plus d'un milliard de tonnes de nourriture annuellement, pendant que de nombreux peuples souffrent de la faim.

Envers qui les pays sont endettés?

Le Pape Jean-Paul II a taxé ce néfaste système financier de «structure de péché». Ce qui fait que tous les peuples sont endettés par-dessus la tête. À qui les pays d'Afrique qui sont représentés ici doivent des milliards? Plusieurs peuvent supposer, imaginer que c'est aux pays colonisateurs. Mais à qui les pays colonisateurs doivent encore plus de milliards que les pays colonisés? On peut penser que c'est aux États-Unis qu'on doit ces milliards. Mais à qui les États-Unis doivent-ils la plus grosse dette du monde entier? Cette dette s'élève à plus de 17 mille milliards de dollars. Il est évident que ce n'est pas à une personne. On parle d'un pays débiteur et d'un pays créancier. Tous les pays sont pris avec des problèmes de dettes.

Je n'aime pas le titre que l'on donne à certains pays d'Afrique PPTTE (PAYS PAUVRES TRÈS ENDET-TÉS). Ce sont souvent des pays 'scandaleusement' très riches. Cependant il est vrai, avec une population 'scandaleusement' pauvre, pas à cause du manque de richesses. Comme nos pays développés, ces pays ont été obligés de tendre la main à des structures bancaires pour être financés.

On prend comme exemple le Fonds Monétaire International qui accorde un milliard à un pays. Qu'est-ce que les dirigeants des pays reçoivent? Ils ne reçoivent certainement pas un conteneur de billets de banques. Ils reçoivent un petit document d'écriture de chiffres et surtout de personnes autorisées. Et c'est ce petit document qui va permettre au souverain du pays de mobiliser de la main d'œuvre du pays. Sans ce document, on ne peut pas bouger. C'est ce petit document qui va permettre aux dirigeants des pays de mobiliser des produits, des matériaux du pays pour réaliser un certain projet. Où est la souveraineté des pays?

Ce n'est pas un cadeau qui est fait, c'est un prêt. Et les dirigeants sont obligés au bout de l'année de payer une certaine somme en intérêts.

Incapacité de rembourser les dettes

Le Cardinal Agré nous disait qu'en Afrique c'était souvent à 20 % les taux d'intérêt en Afrique. A 10%

Une partie des distingués conférenciers de ce colloque. De gauche à droite et de haut en bas: Hugues Kenfack (Doyen de la Faculté de droit de Toulouse), René-Samuel Sirat (ancien Grand-rabbin de France), Brigitte Barèges (maire de Montauban), Marie-Joseph Verlinde (professeur honoraire à l'Institut catholique de Lyon), Jean Pliya (professeur et recteur honoraire de l'Université nationale du Bénin), Marcel Lefebvre (un des directeurs de Vers Demain), Hassen Chalhouni, (Président de la Conférence des imams de France) S.E. Mgr Bernard Ginoux (évêque de Montauban), Léon Okioh (professeur à l'université d'Abomey au Bénin).



quand on nous a prêté un milliard, ça fait un intérêt de 100 millions au bout de l'année. Si c'est à 20% ça fait 200 millions tout simplement. Mais il y a un autre problème, la Banque Mondiale a prêté de rien cette somme et réclame en plus des intérêts qui n'existent nulle part. Les montants d'intérêt qui doivent être payés n'ont pas été mis en circulation par ce système frauduleux. Ce qui produit une incapacité mathématique de rembourser la dette.

Ce qui arrive aussi c'est que des individus ou des entreprises plus habiles que d'autres, réussissent à soutirer du public capital et intérêt, à tout rembourser. Mais beaucoup d'entreprises ou individus font faillite. Les gouvernements ont emprunté souvent des banques et doivent payer des intérêts. Et ces pays en voie de développement ont peut-être appris ça de nos pays développés, parce que l'Europe est abondamment endettée et ainsi que les États-Unis, le Canada, toute l'Amérique.

Voici un exemple: Il y a un certain nombre d'années, 75 évêques de l'Amérique latine s'étaient regroupés pour protester contre le FMI et la Banque Mondiale qui avaient prêté 84\$ milliards à ces pays pour leur venir en aide. Au bout de dix ans, ces peuples avaient payé 418\$ milliards en intérêt, plus de cinq fois le montant reçu. La dette est encore là. Ce n'est pas sans raison que le Pape Jean-Paul II réclamait: «Effacez les dettes des pays.» Il faut les effacer et non pas les transférer sur le dos d'autres pays.

Un milliard de tonnes de nourriture détruites

Les peuples travaillent pour produire, vendre généralement à l'étranger afin de pouvoir payer leurs dettes. Ils peuvent à peine satisfaire à leurs besoins. Le premier droit de l'homme, c'est de

se nourrir. Pendant que l'on détruit un milliard de tonnes de nourriture beaucoup souffrent encore de la faim. Dans le «Notre Père» nous disons presque tous les jours: «Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien». Dieu le Père n'est pas sourd, il nous fournit le pain quotidien en surabondance. Cependant, ceux qui contrôlent le pouvoir d'achat ne le mettent pas en circulation au même rythme que les peuples fournissent les produits. Ainsi le problème s'aggrave de plus en plus.

Au Canada nous avons une institution qui s'appelle Banque du Canada. Son premier gouvernement participait à une commission parlementaire sur les banques et les commerces. Une question lui a été posée: **«Pourquoi un pays ayant le pouvoir de frapper sa monnaie, devrait-il céder ce privilège à un monopole privé, et emprunter de ce monopole privé ce que le gouvernement pourrait créer lui-même et payer des intérêts jusqu'à une faillite nationale?»**

Et le gouverneur de répondre: **«Si le gouvernement veut changer la forme d'opération du système bancaire, cela est certainement dans le pouvoir du parlement».**

Mais depuis 1939, au Canada, rien n'a changé. Le gouvernement actuel emprunte encore du monopole privé. En 2002, pour avoir emprunté 39 milliards dans les années précédentes pour les services à la population, la dette a atteint 562 milliards. Elle n'a bénéficié que de 39 milliards. C'est ainsi dans tous les pays du monde. Il faut donc éclairer les populations pour qu'elles fassent pression sur leur gouvernement respectif afin qu'il crée une monnaie libre de dette pour le pays.

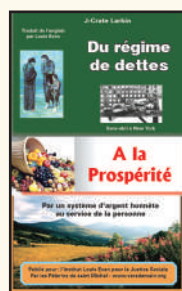
Marcel Lefebvre

Pour étudier la cause de la crise financière actuelle, nous vous offrons ces livres à un prix spécial, en incluant les frais postaux:

Démocratie économique en 10 leçons: 12.00\$

Sous le Signe de l'Abondance: 25.00\$

Régime de Dettes à la Prospérité: 10.00\$



Le père Michel-Marie Zanotti-Sorkine, une soutane dans le Marseille profond

par Sandro Magister

Le titre de cet article est celui-là même que le journal *Avvenire* a donné à un reportage qui a été réalisé à Marseille par son envoyée spéciale Marina Corradi, sur les traces du curé d'un quartier situé derrière le Vieux Port.

Un curé dont les messes sont célébrées dans une église pleine à craquer de fidèles. Qui confesse tous les jours jusqu'à une heure avancée de la soirée. Qui a baptisé un très grand nombre de convertis. Qui porte constamment la soutane de manière à ce que tout le monde puisse le reconnaître comme prêtre, même de loin.

Michel-Marie Zanotti-Sorkine est né en 1959 à Nice, dans une famille en partie russe, en partie corse. Dans sa jeunesse, il chante dans les cabarets de Paris, mais ensuite, les années passant, la vocation sacerdotale, qu'il avait ressentie dès l'enfance, renaît en lui avec vigueur. Il a pour guides le père Joseph-Marie Perrin, qui fut le directeur spirituel de Simone Weil, et le père Marie-Dominique Philippe, fondateur de la Communauté Saint-Jean. Il fait ses études à l'Angelicum, la faculté de théologie des dominicains, à Rome. Il est ordonné prêtre en 2004 par le cardinal Bernard Panafieu, alors archevêque de Marseille. Il écrit des livres, dont le dernier est intitulé «Au diable la tiédeur» et dédié aux prêtres. Il est curé de la paroisse Saint-Vincent-de-Paul.

Et dans cette paroisse située en haut de la Canebière, une rue qui monte du Vieux-Port entre des immeubles et des magasins négligés, où l'on rencontre de nombreux clochards, immigrés, roms, et où les touristes ne s'aventurent pas, dans un Marseille et dans une France où la pratique religieuse est presque partout réduite au minimum, le père Michel-Marie a fait reflourir la foi catholique.

Comment? Marina Corradi l'a rencontré. Et elle raconte. Ce reportage a été publié le 29 novembre 2012 dans *Avvenire*, le quotidien de la conférence des évêques d'Italie. C'est le premier d'une série ayant pour objectif de présenter des témoins de la foi, connus ou non, capables de faire naître l'étonnement évangélique chez ceux qui les rencontrent.

«Le Pape a raison: tout doit recommencer à partir du Christ»

par Marina Corradi

Cette soutane noire qui voltige sur la Canebière, au milieu d'une foule plus maghrébine que française, fait se retourner les gens. Tiens, un prêtre, et habillé comme autrefois, dans les rues de Marseille. Un homme brun, souriant, mais qui a pourtant quelque chose

de réservé, de monacal. Et quelle histoire que la sienne! Il a chanté dans des cabarets à Paris, cela ne fait que huit ans qu'il a été ordonné prêtre et depuis lors il est curé ici, à la paroisse Saint-Vincent-de-Paul.

Mais, en réalité, son histoire est encore plus compliquée que cela: Michel-Marie Zanotti-Sorkine, 53 ans, descend d'un grand-père juif russe, immigré en France, qui fit baptiser ses filles avant la guerre. Elles échappèrent à l'Holocauste et l'une d'elles a mis au monde le père Michel-Marie. En revanche, du côté paternel, celui-ci est à moitié corse et à moitié italien. (On pense: quel mélange bizarre et l'on regarde son visage avec étonnement, en essayant de comprendre ce que peut être un homme qui a en lui un tel nœud de racines). Mais si, un dimanche, on entre dans son église pleine à craquer de fidèles et si l'on écoute parler du Christ avec des mots simples de tous les jours; si l'on observe la religieuse lenteur avec laquelle il élève l'hostie, dans un silence absolu, on se demande qui est ce prêtre et ce qui, en lui, fascine et fait revenir à la foi des gens qui s'en étaient éloignés.

Enfin il est là, en face de vous, dans son presbytère blanc, claustral. Il a l'air plus jeune que son âge; il n'a pas ces rides d'amertume qui, avec le temps, marquent le visage d'un homme. Il se dégage de lui une paix, une joie qui étonne. On voudrait lui demander tout de suite: mais qui êtes-vous?

Devant un repas frugal, il évoque sa vie toute entière en quelques indications. Deux parents merveilleux. La mère, baptisée mais catholique seulement de manière formelle, accepte que son fils aille à l'église. La foi lui est transmise «par un vieux prêtre, un salésien en soutane noire, un homme d'une foi généreuse, démesurée». Le désir, à huit ans, d'être prêtre. À treize ans, il perd sa mère: «La douleur m'a ravagé. Et pourtant je n'ai jamais douté de Dieu». L'adolescence, la musique, et cette belle voix. Les pianos-bars de Paris pourraient sembler peu adaptés au discernement d'une vocation religieuse. Et pourtant, tandis que la décision mûrit lentement, les pères spirituels de Michel-Marie lui disent de rester dans le monde des nuits parisiennes: parce que là aussi, il faut qu'il y ait un signe. Mais la vocation finit par se faire pressante. Et en 1999, alors qu'il a 40 ans, son désir d'enfant se réalise: il devient prêtre, et en soutane, comme le vieux salésien.

Pourquoi la soutane? "Pour moi – répond-il en souriant – c'est une tenue de travail. Elle est destinée à constituer un signe pour ceux qui me rencontrent et avant tout pour ceux qui ne sont pas croyants. Habillé de cette façon, je suis reconnaissable comme prêtre, tout le temps. Ainsi, dans la rue, je mets à profit toutes

les occasions de créer de nouvelles amitiés. Mon père, me dit un homme, où est le bureau de poste? Je lui réponds: Venez, je vous accompagne. Tout en marchant, nous bavardons et je découvre que les enfants de cet homme ne sont pas baptisés. Je finis par lui dire de me les amener et bien souvent, par la suite, je baptise ces enfants. Je fais tout ce que je peux pour que mon visage montre une humanité bonne. L'autre jour – raconte-t-il en riant – dans un bar, un vieil homme m'a demandé sur quels chevaux parier et je lui en ai conseillé. J'ai demandé pardon à la Sainte Vierge, à qui j'ai dit en moi-même: tu sais, c'est pour devenir l'ami de cet homme. Comme le disait un prêtre qui a été mon maître quand on lui demandait comment convertir les marxistes: «Il faut devenir leur ami».

Ensuite, à l'église, sa messe est austère et belle. Le prêtre affable de la Canebière est un prêtre rigoureux. Pourquoi donne-t-il tant de soin à la liturgie? «Je veux que tout soit magnifique autour de l'Eucharistie. Je veux que, au moment de l'élévation, les gens comprennent qu'il est là, vraiment. Ce n'est pas du théâtre, ce n'est pas de la pompe superflue: c'est habiter le Mystère. Le cœur a besoin, lui aussi, de ressentir».

Il insiste beaucoup sur la responsabilité du prêtre et dans l'un de ses livres – il en a écrit plusieurs et écrit encore, parfois, des chansons – il affirme qu'un prêtre dont l'église est vide doit s'interroger et dire: «C'est à nous que le feu fait défaut». Et d'expliquer: «Le prêtre est un *alter Christus*, il est appelé à refléter

en lui le Christ. Cela ne signifie pas nous demander à nous-mêmes la perfection, mais être conscients de nos péchés, de notre misère, afin d'être en mesure de comprendre tous ceux qui se présentent au confessional et de leur pardonner».

Le père Michel-Marie est tous les soirs dans son confessional, avec une parfaite ponctualité, à cinq heures, toujours. (Les gens, dit-il, doivent savoir que le prêtre est là, en tout cas). Puis il reste à la sacristie jusqu'à onze heures, afin d'accueillir quiconque désirerait s'y rendre: «Je veux donner le signe d'une disponibilité illimitée». À en juger par le défilé ininterrompu de fidèles, le soir, on dirait que cela fonctionne. Comme une demande profonde qui émerge de cette ville apparemment lointaine. Que veulent-ils? «La première chose, c'est de s'entendre dire: tu es aimé. La seconde: Dieu a un projet sur toi. Il faut qu'ils se sentent non pas jugés, mais accueillis. Il s'agit de leur faire comprendre que le seul qui puisse changer leur vie, c'est le Christ. Et Marie. Selon moi, il y a deux choses qui permettent un retour à la foi: l'amour de Marie et l'apologétique passionnée, qui touche le cœur».

La vie, l'œuvre et les miracles d'un curé dans une ville de France. Qui a fait reflourir la foi là où elle s'était desséchée

À Marseille, en plein quartier cosmopolite, le père Michel-Marie Zanotti-Sorkine a ressuscité une paroisse promise à la mort, faute de fidèles. La renaissance est spectaculaire: la foule se presse, les conversions et les retours à la foi sont nombreux. Le dimanche, le peuple de Dieu s'y rassemble, attiré par la qualité de la liturgie et de la prédication et la sacralité qui imprègne ce lieu. Cette «réussite» pourrait-elle en inspirer d'autres?



► «Ceux qui viennent me trouver – poursuit-il – me demandent avant tout une aide humaine et je m'efforce de leur apporter toute l'aide possible. En n'oubliant pas que le mendiant a besoin de manger mais qu'il a également une âme. À la femme offensée je dis: envoie-moi ton mari, je vais lui parler. Mais il y a aussi beaucoup de gens qui viennent me dire qu'ils sont tristes, qu'ils vivent mal... Alors je leur demande: depuis combien de temps ne vous êtes-vous pas confessé? Parce que je sais que le péché pèse et que la tristesse du péché tourmente. Je suis arrivé à la conviction que ce qui fait souffrir beaucoup de gens, c'est le manque de sacrements. Le sacrement, c'est le divin à la portée de l'homme: et sans cette nourriture, on ne peut pas vivre. Je vois la grâce opérer et les personnes changer».

Des journées données totalement, dans la rue ou au confessional, jusqu'à la nuit. Où trouve-t-il les forces nécessaires? Lui – presque pudiquement, comme on parle d'un amour – évoque un rapport profond avec Marie, la confiance absolue qu'il a en elle: «Marie, c'est l'acte de foi total, dans l'abandon sous la Croix. Marie, c'est la compassion absolue. C'est la pure beauté offerte à l'homme». Et il aime le chapelet, l'humilité du chapelet, ce prêtre de la Canebière: «Souvent, pendant que je confesse, je récite le chapelet, ce qui ne m'empêche pas d'écouter; lorsque je donne la communion, je prie». On est intimidé en l'écoutant. Mais alors, tous les prêtres devraient faire preuve d'un dévouement absolu, presque comme des saints? «Je ne suis pas un saint et je ne crois pas que tous les prêtres doivent être saints. Mais ils peuvent être des hommes bons. Les gens seront attirés par la bonté présente sur leur visage».

A-t-il des problèmes, dans ces rues caractérisées par une très forte présence de musulmans immigrés? Non, dit-il simplement: «Ils ont du respect pour moi et pour cette soutane». À l'église, il accueille tout le monde avec joie: «Le Christ est venu pour les pécheurs et j'ai la crainte, si je refuse un sacrement, qu'un jour il puisse me demander d'en rendre compte. Mais est-ce que nous connaissons encore la puissance des sacrements? Je me demande si nous n'avons pas trop bureaucratisé l'admission au baptême. Je pense au baptême de ma mère juive qui, pour ce qui est de la demande de mon grand-père, fut un acte purement formel: et pourtant, de ce baptême est venu un prêtre».

Et la nouvelle évangélisation? «Voyez-vous – dit-il en prenant congé, dans son presbytère – plus je vieillis et plus je comprends ce que dit Benoît XVI: tout recommence vraiment à partir du Christ. Nous ne pouvons que remonter à la source».

Plus tard, on l'entrevoit au loin, dans la rue, avec sa soutane noire que son pas rapide met en mouvement. **«Je la porte – a-t-il dit – afin d'être reconnu par quelqu'un que, sans cela, je ne rencontrerais peut-être jamais. Par cet inconnu, qui m'est extrêmement cher».**

Le Père Michel-Marie a écrit, en 2012, un livre intitulé *Au diable la tiédeur*, un hymne à l'ardeur qui s'adresse à ceux qui éprouvent le besoin de repenser leur action à la lumière d'une expérience sacerdotale présentée ici sous forme d'aphorismes percutants. Suit un Petit traité de l'essentiel où vingt valeurs ou vertus, qui manquent aujourd'hui à l'âme de la vie, viennent secouer le quotidien, sans compromis mais non sans poésie. Voici quelques extraits de ce livre:



En songeant à la question de la fin posée par le Christ lui-même: «Quand le Fils de l'Homme reviendra, trouvera-t-Il la foi sur la terre?», comment puis-je dormir tranquille, satisfait de mon ministère, et ne pas chercher à travailler avec plus d'ardeur au Salut du genre humain? Et vous, catholiques de mon coeur, me suivrez-vous? (p. 25)

Qui est contre Dieu l'est à cause de quelqu'un qui L'a défiguré. «Serait-ce moi, Seigneur?» (p. 51)

Un prêtre qui ne parle plus du Ciel l'a quitté depuis longtemps.

Un prêtre qui n'évoque jamais le purgatoire se prive d'espérance.

Un prêtre qui ne dit mot sur l'enfer avec des larmes dans la voix rend vain son ministère et peut-être même le mystère de la croix. (p. 60)

Quand tu traverses ton église, même cent fois le jour, les yeux dans le tabernacle, fais une gémulation profonde et, si tu le peux, prolongée, par amour pour ton Amour qui est là, mais aussi pour ceux qui te regardent et qui ont besoin de te voir aimer l'invisible. Impose ce geste à ton sacristain et à tes collaborateurs. On ne passe devant Dieu à toute vitesse au risque de Le faire croire absent. (p. 69-70)

Tous les jours, à la même heure, entre dans ton confessionnal, Jésus connaît ton horaire, et il t'envoie du monde. (p. 85)

Site du Père Zanotti-Sorkine: www.delamoureneclats.fr/

Site de Sandro Magister: <http://chiesa.espresso.repubblica.it/?fr=y>

Le Vatican consacré à saint Michel archange par le Pape François, en présence de Benoît XVI

Le 5 juillet 2013, le pape François a inauguré dans les jardins du Vatican une statue de Saint Michel archange, haute de 5 mètres. L'État de la Cité du Vatican a aussi été consacré à Saint Joseph et Saint Michel.

Juste avant le début de la cérémonie, le pape émérite Benoît XVI est arrivé sur place, invité par le pape François, arrivé peu après. Le pape émérite a été salué par les personnes présentes. Benoît XVI et le pape se sont ensuite embrassés et sont restés côte à côte durant toute la cérémonie. Ils ont pris place dans deux sièges placés devant le monument.

La réalisation de cette statue a été voulue par l'ancien président du Gouvernement de l'État de la Cité du Vatican, le cardinal Giovanni Lajolo, pour célébrer l'archange Michel, défenseur de la foi et protecteur de l'Église catholique. Cette statue en bronze a été réalisée par l'artiste italien Giuseppe Antonio Lomuscio.

Autour du globe on peut lire l'inscription en latin «Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle». La main porte la marque du clou de la crucifixion et elle porte en même temps l'anneau de Saint Pierre porté pas les Papes.

Le pape a voulu prononcer deux prières spécifiques de consécration (on peut lire la consécration à saint Michel à la page suivante) et il a expliqué son geste dans le discours suivant:

»Nous nous sommes donné rendez-vous ici, dans les jardins du Vatican, pour inaugurer un monument dédié à l'archange saint Michel, patron de l'État de la Cité du Vatican. Il s'agit d'une initiative programmée depuis déjà longtemps, avec l'approbation du Pape Benoît XVI, auquel vont toujours notre affection et notre reconnaissance et auquel nous voulons exprimer notre grande joie pour sa présence aujourd'hui parmi nous. Merci de tout coeur!

»Dans les jardins du Vatican sont présentes diverses oeuvres d'art; celle qui vient s'ajouter aujourd'hui revêt toutefois une place particulièrement importante, tant en raison du lieu où elle est située que de la signification qu'elle exprime. En effet, ce n'est pas seulement une oeuvre commémorative, mais une invitation à la réflexion et à la prière qui s'inscrit bien dans l'Année de la foi. Michel — qui signifie «Qui est comme Dieu?» — est le champion du primat de Dieu, de sa transcendance et de sa puissance. Michel lutte ►



Return undeliverable U.S. addresses to:

MICHAEL
P.O. Box 38
Richford, VT 05476-0038
U.S.A.

(Nos abonnés des États-Unis qui veulent
nous contacter devraient utiliser l'adresse:
P.O. Box 86, South Deerfield, MA 01373)

U.S. Postage Paid
Permit No. 11
Richford, VT 05476
USA

Retournez les copies non livrables au Canada à:

VERS DEMAIN
Maison Saint-Michel
1101, rue Principale
Rougemont, QC, J0L 1M0
Canada



Imprimé au Canada

Assurez-vous de renouveler votre abonnement avant la date d'échéance. (La première ligne indique l'année et le mois.)



- pour rétablir la justice divine; il défend le peuple de Dieu de ses ennemis et surtout de l'ennemi par excellence, le diable. Et saint Michel vainc, parce qu'en lui, c'est Dieu qui agit.

«Cette sculpture nous rappelle alors que le mal est vaincu, l'accusateur est démasqué, sa tête écrasée, parce que le salut s'est accompli une fois pour toutes dans le sang du Christ. Même si le diable tente toujours de défigurer le visage de l'archange et le visage de l'homme, Dieu est plus fort; c'est sa victoire, et son salut est offert à tout homme.

«Sur le chemin et dans les épreuves de la vie, nous ne sommes pas seuls, nous sommes accompagnés et soutenus par les anges de Dieu qui offrent, pour ainsi dire, leurs ailes pour nous aider à surmonter tant de dangers, pour pouvoir voler haut par rap-

port à ces réalités qui peuvent alourdir notre vie ou nous entraîner vers le bas. En consacrant l'État de la Cité du Vatican à l'archange saint Michel, nous lui demandons de nous défendre du malin et de le chasser au-dehors.

«Chers frères et soeurs, nous consacrons également l'État du Vatican à saint Joseph, le gardien de Jésus, le custode de la Sainte-Famille. Que sa présence nous rende encore plus forts et courageux pour laisser la place à Dieu dans notre vie pour vaincre toujours le mal par le bien. Nous lui demandons de veiller sur nous, de prendre soin de nous, afin que la vie de la grâce croisse chaque jour davantage en chacun de nous.»

Le pape a ensuite prononcé cette prière de consécration du Vatican à saint Michel archange:

**O glorieux Archange saint Michel,
toi qui annonces au monde
la nouvelle consolante
de la victoire du bien sur le mal:
ouvre notre vie à l'espérance.**

**Veille sur cette Cité et sur le Siège apostolique,
coeur et centre de la catholicité,
afin qu'elle vive dans la fidélité à l'Évangile
et dans l'exercice de la charité héroïque.**

**Le Seigneur de l'univers t'a rendu puissant
contre les forces de l'ennemi:
démasque les pièges du Diable
et de l'esprit du monde.**

**Rends nous victorieux contre les tentations
du pouvoir, de la richesse et de la sensualité.**

**Sois toi le rempart contre toute machination,
qui menace la sérénité de l'Église;
sois la sentinelle de nos pensées,
qui libère de l'assaut de la mentalité mondaine;
sois toi le guide spirituel,
qui nous soutient dans le bon combat de la foi.**

**O glorieux Archange saint Michel,
qui toujours contemples la Sainte Face de Dieu,
garde-nous fermes sur le chemin vers l'Éternité.
Amen.**